

**OFFICE DE LA RECHERCHE  
SCIENTIFIQUE ET TECHNIQUE  
OUTRE-MER**

---



**NOTE SUR L'HISTOIRE DU PEUPLEMENT  
DE LA REGION DE KOKUMBO**



**J.P. CHAUVEAU**

**CENTRE DE PETIT BASSAM  
COTE D'IVOIRE**

**SCIENCES HUMAINES  
Volume IV - N° II - 1971**

OFFICE DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE ET TECHNIQUE OUTRE-MER  
CENTRE DE PETIT BASSAM

---

NOTE SUR L'HISTOIRE DU PEUPEMENT DE LA REGION DE KOKUMBO

---

J.-P. CHAUVEAU

Novembre - 1971

## AVERTISSEMENT

Cette note relate la mise en place du peuplement telle qu'elle nous est apparue à travers les traditions orales recueillies dans la région de Kokumbo et de Toumodi. Dans ce texte, nous considérons le peuplement essentiellement au niveau des groupes désignés dans le langage courant par "tribu", ou dans le langage administratif par "canton". L'analyse au niveau des villages n'est effectuée que dans l'annexe II, et seulement pour proposer quelques repères chronologiques. Nous y reviendrons de façon plus précise et plus "explicative" dans une note ultérieure consacrée à l'exploitation de l'or dans la région de Kokumbo.

C'est dire que l'aperçu que nous donnons de l'histoire du peuplement est assez grossier et ne considère pas certains aspects intéressants du peuplement comme les relations matrimoniales privilégiées entre certains villages ou comme l'afflux de captifs consécutif à "l'épopée samorienne" de l'extrême fin du XIXe siècle. Nous reviendrons sur ces points dans une note ultérieure.

Signalons enfin que nous nous limitons ici à la période précoloniale qui prit fin à partir de 1893.

## S O M M A I R E

- Contexte historique du peuplement de la région - La migration des Dankira ; la migration des Asabou et le peuplement des régions de Tiassalé, du Baoulé septentrional et central. L'expansion des Baoulé vers le sud (Ngôda).
- L'histoire du peuplement du Ngôda - Sources d'informations ; les occupants antérieurs ; le Ngôda, lieu de passage et d'échanges privilégié ; les Nghan et les échanges avec la côte ; les Saafoué et l'or ; les Aïtou : or, artisanat et échanges ; le cas des Akoué ; les Faafoué et la découverte des gîtes aurifères de Kokum Boka ; le point sur la région au début de la seconde moitié du XIXe siècle ; l'implantation des Ouarébo et la restructuration du réseau des échanges avec la côte ; les Nzipri, orpailleurs et artisans.
- Enseignements ethno-historiques - Les trois phases principales du peuplement de la région de Tiassalé et de Toumodi ; caractère récent de ce peuplement ; hétérogénéité de ce peuplement et conséquences politiques ; refoulement progressif des Gouro, n'excluant pas ensuite une certaine symbiose avec les groupes refoulés.
- Enseignements ethno-sociologiques - Conflits et type nouveau de solidarité ; les causes du peuplement de la région : la dynamique interne d'une société de type lignager, la recherche de l'or et les échanges avec la côte.
- Enseignements d'anthropologie économique - Le cas des groupes de la région de Tiassalé ; la région de Toumodi : phases de peuplement et types d'activité économique.
- Conclusion : Une "histoire chaude" dans une société sans Etat ; une structure économique répétitive dans une société où les déterminants économiques sont puissants.
- Annexe I : Cadres du recueil des traditions orales.

- Annexe II : Essai d'une chronologie à partir de généalogies.
- Annexe III : Les principaux conflits armés entre les sous-groupes de la région.
- Bibliographie.

NOTE SUR L'HISTOIRE DU PEUPEMENT  
DE LA REGION DE KOKUMBO \*

Le peuplement de la région étudiée s'est effectué en plusieurs temps. A chacun de ces temps semble correspondre une motivation particulière du peuplement et par conséquent un type particulier de relations entretenues par le groupe nouvellement implanté avec les autres groupes baoulé ou étrangers (gouro essentiellement). En outre, le peuplement de la région, comme celui de tout le sud du pays baoulé (Ngôda), ne se comprend qu'en liaison avec l'histoire globale du groupe baoulé.

L'arrivée dans l'actuelle région de Bouaké de ce qui fut la première vague constitutive du groupe baoulé, les Dankira ou Alanguira [Dākira ou Alāgira] émigrés de la Gold Coast aux environs de 1701 à la suite de leur défaite face aux Ashanti, ne contribua pas, semble-t-il, à modifier le peuplement de la région de Kokumbo, composé de Gouro [Guro] qui occupaient alors les deux rives du Bandama<sup>(1)</sup>. A l'est et au sud de ces Gouro se trouvaient des groupes mandé et des groupes krobu<sup>(2)</sup>.

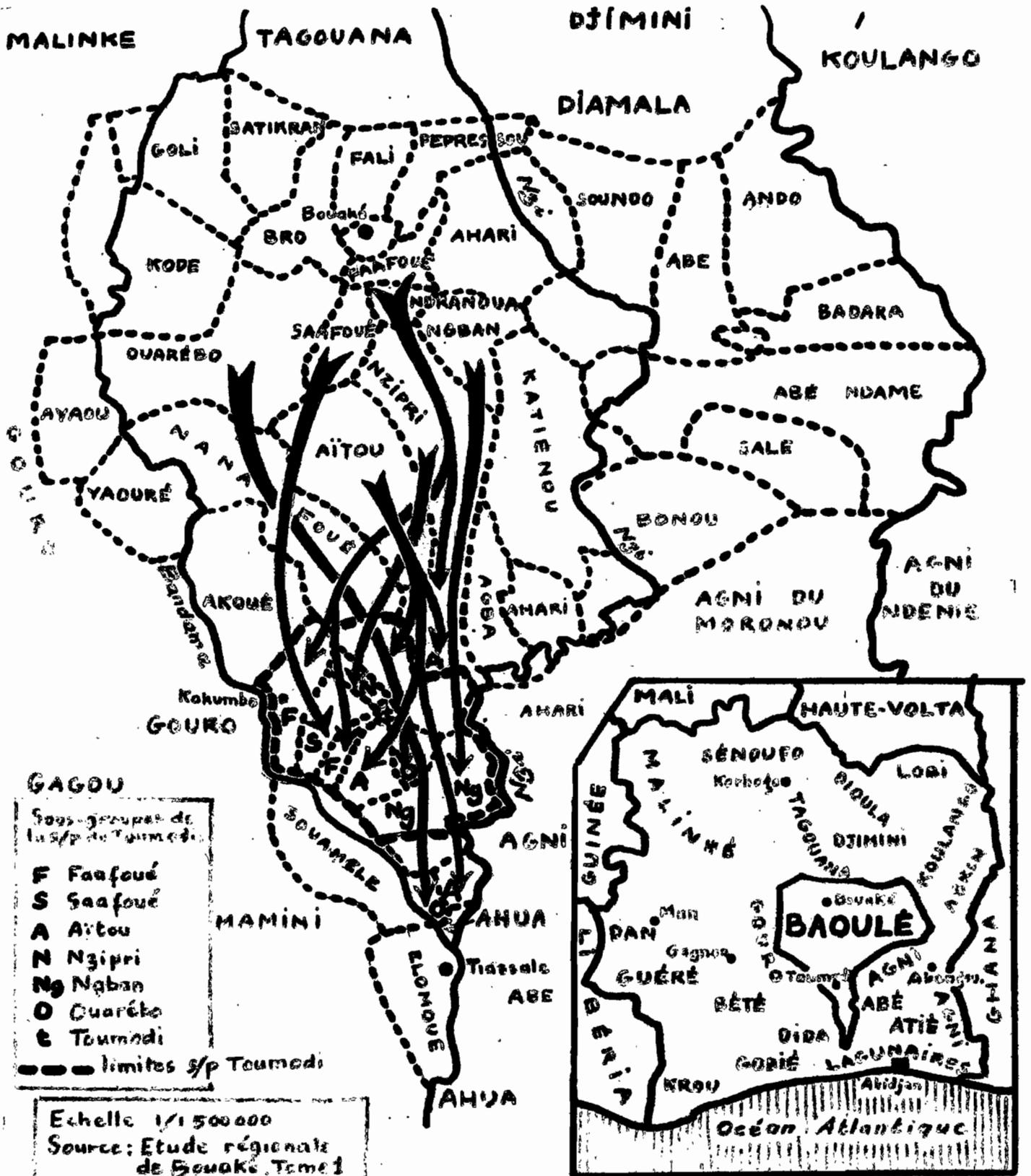
La seconde (et principale) vague fut constituée par les Asabou [Asabu], dont les chefs furent expulsés de l'Ashanti [Asāte] au début du XVIIIe siècle à la suite d'une querelle de succession au sein de la famille royale<sup>(3)</sup>. Au contraire de la première, elle bouleversa profondément la physionomie de la région qui nous intéresse, puisque de nombreux groupes sont censés être originaires des colonnes d'Asabou qui traversèrent la région de Tiassalé pour continuer leur route vers le nord. C'est le cas des Souamélé [Swamle], Elomoué [Elomwe], Ahua [Āua], Mamini [Mamni] de la région de Tiassalé<sup>(4)</sup>. Nous verrons que certains de ces groupes jouèrent un rôle très important dans le commerce qui s'établit ultérieurement entre les Baoulé et la côte. La majorité des Asabou et des groupes qui suivaient leur exode continua néanmoins sa montée vers la région de Bouaké

---

\* Ce texte sera suivi d'une note sur l'exploitation de l'or de Kokumbo et d'une note sur les échanges. Ces textes s'éclaireront mutuellement.

# LES PRINCIPAUX SOUS-GROUPES DU BAOULÉ

## et origine du peuplement du Ngõda



### GAGOU

Sous-groupes de la s/p de Toumodi

- F** Faafoué
- S** Saafoué
- A** Aïtou
- N** Ngipri
- Ng** Ngban
- O** Ouarebo
- E** Toumodi

--- limites s/p Toumodi

Echelle 1/1 500 000  
 Source: Etude régionale de Bouaké, Tome 1  
 Le peuplement

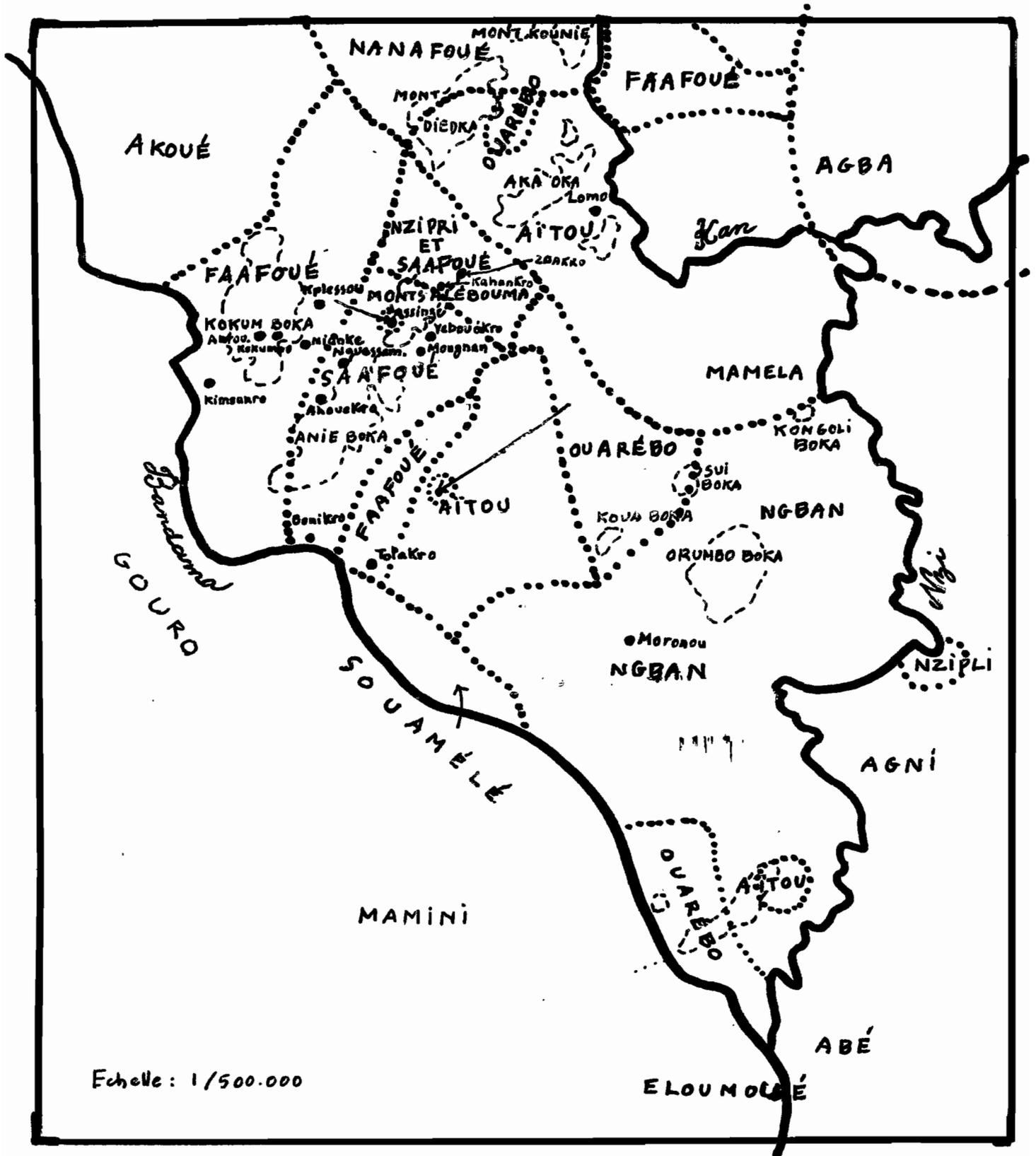
qu'elle occupa progressivement. Après de multiples scissions internes et quelques guerres extérieures (notamment contre les Gouro du nord, qui réussirent à contenir l'expansion baoulé au niveau de la Marahoué ou Bandama rouge, et contre les Agni à l'est, qui, eux, furent repoussés vers le sud), les Baoulé occupèrent dès le début du XIXe siècle les parties septentrionale et centrale de leur territoire actuel<sup>(5)</sup>.

C'est à ce moment que l'expansion des Baoulé vers le sud contribua à donner au peuplement de la région de Kokumbo et de Toumodi la physionomie que lui connaîtront les premiers colonisateurs français de l'extrême fin du XIXe. Contenus à l'ouest par les Gouro et la forêt, à l'est par l'organisation politique et militaire des Agni et des Abron, les Baoulé semblèrent insuffisamment incités et puissants pour étendre leur territoire vers le nord<sup>(6)</sup>. Restait donc l'expansion vers le sud, occupé encore par des groupes de gouro et par les groupes installés dans la région de Tiassalé lors du passage des Baoulé Asabou. Ces derniers groupes (Elomoué, Ahua, Souamélé, Manini) avaient d'ailleurs commencé à exploiter leur position d'intermédiaires commerciaux avec la côte<sup>(7)</sup>.

L'histoire du peuplement de la région de Kokumbo constitue l'une des dernières phases de l'occupation par les Baoulé de la partie de leur territoire qu'ils nommèrent Ngõda et qui joua un rôle essentiel dans l'ensemble du groupe baoulé. Le terme ngõda désigne un carrefour, et ce que les premiers colonisateurs français connurent sous l'appellation de "Ngõda" recouvrait semble-t-il tout le sud du pays baoulé depuis Tiassalé jusqu'à Kouadiokofi (dont le véritable nom était Ngodyokofiklo) au nord<sup>(8)</sup>. Cette région tout entière devint, de fait, un immense carrefour, sous l'impulsion des échanges commerciaux et de l'attraction qu'exercèrent les gîtes aurifères sur les populations baoulé du nord.

La population de l'actuelle région de Kokumbo et de Toumodi est donc originaire de différents sous-groupes baoulé du nord. Nous allons examiner rapidement les traditions des différents sous-groupes de notre région d'enquête, ce qui pourra nous donner des indications sur la dynamique précoloniale du

Emplacement des villages enquêtés  
et des principaux reliefs.



Echelle: 1/500.000

peuplement baoulé. Nous nous référerons à notre enquête personnelle sur le terrain (que nous signalerons par le sigle E.P.)<sup>(9)</sup>, au travail contemporain de SALVERTE-MARMIER<sup>(10)</sup>, et à des traditions rapportées par les premiers occupants français du pays.

D'après SALVERTE-MARMIER, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, la région de Toumodi n'était encore occupée que par quelques communautés gourou, bomi et agba<sup>(11)</sup>. "Elle était déjà un important lieu de passage, car elle constituait un carrefour de pistes entre les deux régions aurifères du Yaouré et de Dimbokro, entre les tribus baoulé du nord et les centres commerciaux de Tiassalé et d'Ahua" par lesquels transitaient les marchandises d'origine européennes (armes, poudre, cuivre, verroterie) ou fabriquées par les groupes lagunaires (sel). Les Baoulés se procuraient ces marchandises en échange de l'or et des pagnes qu'ils produisaient<sup>(12)</sup>. "Il s'avéra donc nécessaire de créer des relais dans la région de Toumodi".

"Les premiers qui s'installèrent dans le sud furent des Nghan. Les villages qu'ils fondèrent autour du massif de l'Orumbo Boka, remarquablement bien placés, permettaient le contrôle des pistes qui convergeaient vers le confluent du Nzi et du Bandama". L'antériorité des Nghan dans la région n'a pu nous être confirmée par notre enquête dans d'autres groupes. Par contre, des traditions recueillies par DELAFOSSE en 1894 et par le docteur LASNET en 1896<sup>(13)</sup> présentent l'implantation des Nghan comme récente, et s'étant faite au détriment des Aïtou (LASNET) ou des Ouarébo (DELAFOSSÉ). Cependant, nous ne pouvons contrôler les sources de ces informations<sup>(14)</sup>, et, d'autre part, il est possible que ces auteurs aient pris de simples querelles entre Nghan d'un côté et Aïtou ou Ouarébo de l'autre pour une guerre d'invasion. Un dernier élément qui obscurcit la situation est la diversité des sous-groupes constituant le groupe nghan du sud ; il est probable qu'ils furent d'origines différentes et qu'ils arrivèrent à des moments différents<sup>(15)</sup>. Quant à la motivation commerciale à l'origine de la venue des Nghan, selon SALVERTE-MARMIER, il faut sans doute la relativiser : en premier lieu, elle n'est pas exclusive d'autres motivations : recherche de nouveaux terrains de chasse et de gîtes aurifères (E.P.)<sup>(16)</sup> ; en second lieu, il semble qu'à cette époque (début XIX<sup>e</sup> siècle),

les foyers d'échange les plus intéressants se situaient plutôt au nord et au nord-est du pays baoulé, au contact des groupes malinké [mali̇ke] et dioula [dyula].

Indépendamment des Ngban, le sous-groupe saafoué est le plus ancien groupe baoulé de la région de Kokumbo<sup>(17)</sup>. Il semble que les fondateurs des premiers villages saafoué (Yébouekro et Mougnan) s'installèrent dans la région pour commercer avec Tiassalé. La tradition que nous avons recueillie indique que le territoire occupé par les Saafoué s'étendait jusqu'à l'emplacement de Kroukroubo et Lomo au nord, et celui de Singrobo au sud. C'est cependant après la découverte de l'or de Kokum Boka que de nombreux Saafoué vinrent du nord et que de nombreux villages furent créés (E.P.)<sup>(18)</sup>. La prospection de l'or chez les Saafoué était néanmoins antérieure à la découverte des gîtes de Kokum Boka, et s'effectuait par lavage des alluvions du Bandama ou des marigots descendant des collines (en particulier près de l'actuel Bonikro et de Mougnan) (E.P.). L'installation et l'expansion des Saafoué se firent aux dépens des Gouro qui furent chassés sur la rive occidentale du Bandama, et probablement vers le nord, dans l'actuel territoire des Akoué.

Il semble que les Aïtou s'installèrent immédiatement après les Saafoué dans la région, poursuivant un but commercial (SALVERTE-MARMIER) (Fondation de Lomo-nord, implantation d'un groupe aïtou au sud des Ngban, en contact avec les Ahua). Notre enquête à Lomo-nord fait ressortir cependant que la recherche de l'or dans les collines voisines détermina l'implantation de Lomo-nord et des villages proches (E.P.)<sup>(19)</sup>. La réputation que les Aïtou avaient déjà acquise dans le façonnage de l'or et dans le tissage des pagnes encouragea sans doute chez eux à la fois la prospection de l'or et leur aptitude commerciale (les pagnes baoulé étaient une marchandise appréciée des groupes côtiers)<sup>(20)</sup>. Les fondateurs de Lomo-nord durent, de même que les Saafoué, chasser les Gouro qu'ils trouvèrent sur place vers l'ouest.

Les Akoué durent vraisemblablement se constituer un territoire sur ces entrefaites. Leur cas en particulier dans la mesure où il semble que ce groupe n'existait pas lors de l'exodo

des Baoulé Asabou et qu'il se constitua à la suite d'un amalgame de Faafoué et de Gouro après que les premiers eurent repoussé les seconds<sup>(21)</sup>. En tout cas, leur présence semble antérieure à la venue des Faafoué de Kokumbo (qui s'allieront avec eux aux dépens des Saafoué) et peut-être à l'expansion vers le nord-est des Saafoué de Mougnan et de Yébouékro (E.P.)<sup>(22)</sup>. Comme les autres groupes, les Akoué centraient leurs activités à la fois sur la recherche de l'or (dans la région montagneuse du nord-ouest de leur territoire, voisine des montagnes aurifères du Yaoré ou Yaouré [Yaulé] ou dans les alluvions du Bandama)<sup>(23)</sup> et sur le commerce. Mais dans ce dernier cas, ils servaient d'intermédiaires non plus entre Tiassalé et les groupes baoulé du nord, mais entre Tiassalé et les Gouro<sup>(24)</sup>.

Les prochains arrivants semblèrent être les Faafoué. Le premier village faafoué fut Kplessou, fondé sur l'emplacement d'un campement (Akokro). Le fondateur de Kplessou, venu du sous-groupe Ndranoua, chassa les Gouro, dit-on, jusqu'au Bandama. Avant d'en arriver là, il était passé par le groupe faafoué implanté antérieurement près de Dimbokro. La principale préoccupation de cet ancêtre fondateur était la recherche de l'or, et, pour cela, il voyageait de colline en colline (Kplessou se trouve au pied de Kokum Boka, à l'opposé de Kokumbo). Ce n'est pas lui cependant qui découvrit le gîte d'or filonien de Kokum Boka (cela n'excluait pas la prospection des alluvions des marigots issus de cette colline) mais un autre Faafoué, qui, selon les variantes de la tradition, était soit un visiteur, soit un nowa du fondateur de Kplessou et qui vivait chez ce dernier : c'est lui qui est à l'origine du village de Kokumbo<sup>(25)</sup>. Plus tard ; toutefois, on découvrit et exploita des gîtes sur le versant de Kokum Boka situé du côté de Kplessou. (E.P.).

Après l'implantation des Faafoué dans la région, les principaux endroits susceptibles de donner lieu à une exploitation aurifère étaient occupés : le Bandama par les Akoué, les Saafoué, les Souamélé et les Ngban ; le Kan et le Nzi par les Aïtou, les Agba et les Ngban ; les principales collines par les Faafoué (Kokum Boka), les Saafoué et les Nzipri (Monts Alébouma), les Aïtou (Monts Diedka et Aka Oka) et les Ngban (Orumbo Boka),

ces mêmes groupes contrôlant les marigots, issus de ces collines, qui charriaient des alluvions aurifères. L'occupation de tout ce territoire conquis sur les Gouro se faisait progressivement par la création de campements, puis de villages dont la principale occupation devint la culture des produits vivriers et la chasse (la véritable ruée vers les mines d'or avait rendu difficile l'approvisionnement), cependant que les principaux villages se gonflaient de la venue de nombreux Baoulé des groupes du nord, attirés par l'exploitation de l'or. A cette époque, que l'on peut situer au tout début de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>(26)</sup>, il ne semble pas que la coexistence des différents groupes dans la région de Kokumbo ait fait problème, si l'on excepte les Ngban qui se montraient des intermédiaires exigeants et intraitables pour les échanges avec Tiassalé. La faible occupation du sol permit ainsi l'expansion des villages les plus anciens ou la création de nouveaux, éventuellement dans le territoire relevant d'un groupe étranger (exemple des villages faafoué d'Assinzé et d'Abouakakro, inscrutés dans le territoire saafoué). Généralement, l'implantation de nouveaux villages se faisait après accord avec les occupants antérieurs du territoire; mais cet accord préalable s'avérait souvent insuffisant pour garantir la paix ultérieure, surtout lorsque ces accords intervenaient entre villages de tribus différentes (ce qui semble expliquer les fréquents conflits entre villages faafoué et saafoué, même si les antagonismes territoriaux n'apparaissent pas directement dans les causes initiales des conflits qui nous ont été rapportés)<sup>(27)</sup>.

Il semble cependant que les relations conflictuelles entre unités de peuplement (villages ou campements) se soient aggravées dans une phase ultérieure du peuplement de la région. Cette phase correspond à l'arrivée des groupes Quarébo et nzipri, et peut être située aux environs de 1870. A partir de ce moment, les préoccupations des nouveaux arrivants devinrent plus strictement commerciales. Il s'agissait, peut-on dire d'achever la structuration économique de la région, de renforcer en quelque sorte le circuit des échanges qui, jusqu'alors, était en grande partie orienté par les conditions économiques créées par l'exploitation de l'or.

Les premiers Ouarébo à s'installer dans la région le firent, semble-t-il, afin d'assurer un minimum de sécurité pour les "colporteurs" reliant Tiassalé aux groupes baoulé du nord, sécurité fortement mise en cause par les pratiques des Nghan et des Souamélé<sup>(28)</sup>. En réalité, l'action des Ouarébo dans la région visait moins à la disparition des entraves mises par les groupes intermédiaires à la liberté des échanges, qu'à établir en leur propre faveur un contrôle de ces échanges. C'est ainsi qu'ils ne cherchèrent pas, semble-t-il, à gêner le monopole de traite des Elomoué de Tiassalé, avec qui ils entretenaient des relations socio-politiques particulières<sup>(29)</sup>, et qu'ils établirent leurs propres zones-relais aux dépens principalement des Aïtou et des Nghan (régions de Singrobo, de Lomo-sud et Toumodi, de Tafissou, de Asafou et Diangoméno). C'est ainsi qu'ils s'installèrent en particulier à Toumodi [Toumodi], aux dépens des Aïtou<sup>(30)</sup>. Il semble néanmoins que de nombreux Aïtou vinrent dans la région pour participer à l'exploitation des chantiers aurifères de Kokumbo.

La venue des Nzipri, vraisemblablement derniers arrivés dans la région, se fit semble-t-il dans des conditions différentes. Ils partageaient avec les Aïtou la spécialité du travail de l'or<sup>(31)</sup>. La motivation de leur implantation dans le sud portait donc davantage sur le travail de l'or extrait par les autres groupes<sup>(32)</sup>, ou extrait par eux-mêmes soit sur le territoire que leur avaient accordé les Saafoué de Kahankro (en particulier sur la colline située près de Zahakro), soit à Kokumbo même (E.P.). Le motif commercial semblait chez eux beaucoup moins développé que chez les Ouarébo<sup>(33)</sup>. Ils optèrent plutôt pour une implantation pacifique. C'est ainsi que le fondateur du premier village nzipri, Zahakro (Zagokro serait plus exact), obtint de s'installer par un mariage adroit avec une fille du fondateur saafoué de Kahankro (E.P.)<sup>(34)</sup>.

De ce tableau historique sommaire du peuplement de la région de Toumodi et de Kokumbo, quelles conclusions provisoires (35) retirer ?

D'un point de vue strictement ethno-historique, nous pouvons distinguer trois phases dans le peuplement baoulé des régions de Tiassalé et de Toumodi :

1) Vers 1740, peuplement de la région de Tiassalé par les Elomoué, Souamélé et Ahua.

2) A partir des années 1810-1820, premiers éléments des groupes du nord en expansion (Ngban, Saafoué, Aïtou). Avec l'implantation des Faafoué (vers 1835) et l'exploitation de l'or de Kokum Boka (à partir de 1850 approximativement), commence une phase de peuplement rapide et d'extension des terres effectivement contrôlées.

3) A partir des années 1870, l'arrivée et l'installation des groupes Ouarebo et Nzipri donnent à la région la configuration que connaîtront les premiers colonisateurs (qui atteignent Tiassalé en 1890)(36).

Trois points ressortent de ce qui précède :

1) Le caractère récent du peuplement de la région, en particulier pour Kokumbo, qui nous intéresse particulièrement.

2) L'hétérogénéité du peuplement : bien que ces groupes fussent tous baoulé (du moins culturellement, puisque il y eut absorption de nombreux non-Baoulé, en particulier Gouro), ils provenaient d'entités socio-politiques qui avaient déjà acquis une certaine autonomie politique. Cet aspect fut encore renforcé par l'hétérogénéité interne des "tribus"(37) qui résultait soit de l'appartenance des fondateurs de village à des fractions différentes (ainsi les Saafoué pouvaient être muña, badao ou dye ; les Faafoué de la sous-préfecture de Toumodi pouvaient se réclamer des groupes Gosã, Ndranua, Aali ou Sũdo, etc.) soit de circonstances historiques (d'où les multiples contestations d'autorité de tel village à l'égard de tel autre). Enfin, il semble que la solidarité des villages de la région de Toumodi vis-à-vis de leur groupe d'origine du nord se soit rapidement atténuée(38).

3) En ce qui concerne les occupants antérieurs de la région, les Gouro, ils ne furent que progressivement refoulés sur la rive droite du Bandama. Les étroites relations entretenues par les Akoué avec eux, contribuèrent plus tard à l'établissement de bons rapports entre les Faafoué de Kokumbo et ces mêmes Gouro. De façon générale, il faut admettre que la société sociale locale facilita les rapports avec les groupes étrangers qui l'entouraient, tant au niveau des échanges de biens qu'à celui des échanges des femmes (Gouro, Agni, Agba).

D'un point de vue plus sociologique, nous pouvons retenir quelques traits :

1) La multiplicité des conflits rendus possibles par l'hétérogénéité des groupes et par les situations concurrentielles issues des conditions économiques (à l'égard de l'appropriation des ressources aurifères et à l'égard du contrôle des échanges avec Tiassalé) incita en contrepartie les différents groupes locaux à mettre en oeuvre des types nouveaux et complexes de solidarité et de résolution des conflits. Alors qu'avant l'exploitation des gîtes de Kokum Boka et l'immigration massive qui s'ensuivit l'intégration de la société locale semble s'être accomodée de procédés traditionnels, se situant au niveau de la parenté et de l'alliance entre groupes (échanges d'épouses entre villages ; arbitrage des conflits, même armés, par un allié commun des deux groupes protagonistes ; permissions de s'installer octroyées par le village le plus ancien aux nouveaux arrivants...), la phase qui suivit vit au contraire l'apparition de nouveaux principes d'insertion : il semble qu'alors le principe de résidence, même au niveau de l'individu ou de la famille restreinte, constitua une source importante de solidarité, concurrentement avec le principe de parenté ou d'appartenance "tribale", au moins en ce qui concerne le village de Kokumbo et ceux qui en furent issus. Ce type de solidarité, plus "organique" sans doute que "mécanique", fondé sur l'exploitation commune des richesses, s'il eut l'avantage de permettre le rassemblement d'individus d'origines diverses, fut insuffisant pour empêcher les conflits de groupes (dont la cause fut assez souvent la lutte pour l'appropriation de gîtes aurifères). C'est sans doute

pourquoi il semble que les conflits se multipliaient à partir de l'immigration massive à Kokumbo et ses environs, puis à partir de l'arrivée des Ouarébo et des Nzipli<sup>(39)</sup>. Dans cette optique, il serait intéressant de comparer de près les modalités de résolution des conflits dans le nord du pays baoulé et dans la région de Toumodi<sup>(40)</sup>.

2) Les causes du peuplement du Ngõda en général et de la région de Kokumbo en particulier sont de trois ordres, que l'on peut arbitrairement distinguer. On peut penser d'abord que l'expansion des groupes baoulé du nord obéissait à la "dynamique interne" d'une société se rapprochant plutôt du type lignager, et qui suscitait par là une tendance à la segmentation, seule capable de reproduire la structure sociale sans la bouleverser. Ce processus de segmentation était de plus favorisé par le laxisme certain de la société baoulé, qui en faisait bien plus une "société d'intégration" qu'une "société de différenciation" et qui privilégiait une stratégie sociale fondée sur la recherche d'une multidépendance acquise pour neutraliser les effets de la dépendance prescrite<sup>(41)</sup>. Les deux autres causes du peuplement du Ngõda furent l'aménagement des échanges avec la côte d'une part, et, d'autre part, la recherche de l'or. Nous touchons là un point de vue qui nous préoccupe davantage : celui de l'anthropologie économique.

De ce point de vue, nous allons souligner certaines observations et établir quelques hypothèses.

Il semble que dans les différentes phases du peuplement du Ngõda et de la région de Toumodi en particulier, les préoccupations liées aux échanges avec la côte ou liées à l'extraction de l'or aient été dominantes à tour de rôle. Le cas des groupes Elomoué, Souamélé et Ahua doit être distingué de celui des autres groupes baoulé descendus du nord ultérieurement. Il nous suffit de signaler que très tôt les premiers orientèrent leurs activités, leurs relations réciproques et leurs relations avec les groupes voisins (gouro, dida) et lagunaires, en fonction de leur situation d'intermédiaires dans les échanges entre la côte et le nord, ce qui contribua à leur expansion

vers la côte, le long du Bandama (cf. note 7). Les premiers colonisateurs notèrent d'ailleurs la place stratégique de ces groupes dans les échanges avec la côte, en particulier l'alliance qui unissait les traitants indigènes de Tiassalé à ceux de Grand-Lahou<sup>(42)</sup>. En ce qui concerne les groupes peuplant la région de Toumodi et de Kokumbo, les motifs "commerciaux" et la recherche de l'or étaient toujours à la base de l'implantation de ces groupes. Cependant, il semble que dans la première <sup>phase</sup> de leur installation (de 1810 à 1845 très approximativement), ces motifs allaient de pair, l'un dominant l'autre selon les groupes et leur emplacement géographique<sup>(43)</sup>. Au contraire, avec la venue des Faafoué et surtout après la découverte des gîtes aurifères de Kokum Boka, le peuplement de la région se fit en fonction de l'exploitation de l'or, non seulement parmi les Faafoué, mais parmi les autres groupes (de 1845 à 1870-1875). Dans la dernière phase du peuplement (de 1870-1875 aux années 1890), les principaux gîtes aurifères étant appropriés, on assiste à une nouvelle structuration de l'espace économique local, fondée à la fois sur une restructuration du circuit des échanges (du fait surtout de l'implantation des Ouarébo) et une intensification de l'exploitation de l'or (surtout par les Nzipri, soit à Kokumbo même, soit sur leurs propres gîtes), et n'excluant pas la diversification des activités (intensification possible des activités artisanales telles que tissage et travail de l'or ; problème de l'approvisionnement en produits vivriers). Ce tableau ne va pas sans évoquer une sorte de phénomène de "pôle de croissance", induit surtout de l'exploitation des mines de Kokumbo.

\*

\*

\*

\*

\* \*

En conclusion sur cet aperçu historique de la région, il semble que l'on soit en droit de dire que l'histoire de la société locale fut une "histoire chaude", non pas seulement répétitive et événementielle mais qui marqua profondément la morphologie et la structure sociales, comme nous tâcherons de le montrer plus tard à propos de Kokumbo. Cette histoire ne se réduit pas à une histoire du peuplement, mais aboutit à une histoire politique où les groupes se confrontent et adaptent leurs stratégies "interne" et "externe" à un ensemble d'impératifs géographiques, économiques et sociaux. Parmi les déterminants de cette stratégie, il en furent qui étaient d'ordre économique : l'exploitation de l'or et les échanges avec la côte(44). Il faut cependant marquer que, si cette histoire fut "chaude" au niveau de l'instance politique, elle se révéla beaucoup plus neutre au niveau de l'instance économique et n'aboutit jamais à la remise en question d'un certain mode de production.

Un autre paradoxe apparent est que cette société à caractère historique ne fut pas à proprement parler une société "à Etat". Société "sans Etat" mais à histoire politique "chaude" ; société où le contrôle de biens économiques (or, marchandises européennes) était au centre de la stratégie sociale mais où la structure économique resta répétitive, la société locale illustre la spécificité de la dynamique des instances sociales dans les sociétés africaines.

- (1) cf. SALVERTE-MARMIER (Ph. et M.A. de) : Les étapes du peuplement, in Etude régionale de Bouaké, République de Côte d'Ivoire, ministère du Plan, 1965, tome 1 : Le peuplement, p.11-21; PERSON (Y.): Enquête d'une chronologie ivoirienne, in : The Historian in Tropical Africa, London, Oxford University Press, 1964, p.334.
- (2) cf. SALVERTE-MARMIER, op.cit. La présence de ces Mandé (donc originaires du nord) et de ces Krobu (venus de la région d'Accra) suggère l'existence de voies d'échanges (axe nord-sud) antérieures à la présence baoulé. PERSON relève en particulier au XVIII<sup>e</sup> siècle le commerce soudanais qui atteignait la côte par Tiassalé et Lahou, et qui partait soit de Boron soit de Kong. cf PERSON (Y.) Le Soudan nigérien et la Guinée occidentale in : Histoire générale de l'Afrique Noire, H. DESHAMPS ed., Paris, P.U.F., 1970, pp.285, 293 et 301.
- (3) cf. les ouvrages déjà cités de SALVERTE-MARMIER et PERSON. La datation de l'exode des Asabou peut donner lieu à controverse. Selon les auteurs, elle se situe entre 1718 et 1750.
- (4) cf. SALVERTE-MARMIER, op.cit. La réticence des groupes assimilés par les Baoulé à avouer leur origine non baoulé, et même la volonté de certains groupes non akan de paraître liés aux Baoulé, incitent cependant à la prudence. Même si certaines raisons de ce fait sont contemporaines (prestige et réussite des Baoulé), il reste que "les invasions agni-baoulé ont été étonnamment niveleuses et ont oblitéré toute tradition antérieure" (PERSON, op.cit). Pour les traditions d'origine des Souamélé, Elomoué, Ahua et Mamini, cf. DELAFOSSE (M.), Essai de manuel de la langue agni, Paris, J. André, 1900, pp.202 ss ; du même : Vocabulaires comparatifs de plus de 60 langues ou dialectes parlés à la Côte d'Ivoire, Paris, Leroux, 1904, p.111 ; BERNUS (E.) et VIANES (S.) : Traditions sur l'origine des Dida Mamini du canton Wata (subdivision de Divo) Notes Africaines, I.F.A.N,

Dakar, n.93, janvier 1962, pp.20-23 ; additif in : Notes Africaines, n.93, avril 1962, p.63 ; LASNET (Dr.) Mission du Baoulé, in: Annales d'hygiène et de médecine coloniales, I, juillet septembre 1898, p.323, Paris, Imprimerie Nationale ; Archives Nationales, section Outre-Mer, A.O.F., Côte d'Ivoire, IV, 4, C : "Le Baoulé".

- (5) cf. SALVERTE-MARMIER, *op.cit.*, pp.25-35.
- (6) Insuffisamment puissants car l'occupation de la région de Bouaké avait provoqué des mouvements de segmentation et affaibli la cohésion politique et militaire du groupe baoulé cf. DELAFOSSE, Essai de manuel..., *op.cit.* p.201 ; du même : Ethnographie de la région de Bouaké, in: CLOZEL (F.J.) : Dix ans à la Côte d'Ivoire, Paris, Challamel, 1906, appendice premier. Cela rendait difficile la conquête sur des groupes à forte densité démographique [Senufo, Dyammala, Djimini, Tagwana] où, de plus, les Baoulé se seraient heurtés à l'influence dyula grandissante. Mais même en **admettant** qu'ils fussent suffisamment armés pour tenter une telle conquête, on peut penser que les groupes baoulé n'y furent pas incités, car les régions du nord ne correspondaient pas à ce qu'ils semblaient chercher à retrouver après l'avoir quitté en Gold Coast : un territoire de contact entre forêt et savane, permettant la culture de l'igname, la chasse, la prospection de l'or (nous verrons en quoi le pays baoulé répondait particulièrement à cette exigence) et la position d'intermédiaire commercial entre la côte et les ethnies voisines.
- (7) cf. SALVERTE-MARMIER, *op.cit.*, p.32. Cela est surtout vrai des Souamélé et des Ahua. Très tôt des groupes d'origine baoulé se sont implantés le long du Bandama, vers le sud et le plus près de Lahou qu'ils le purent (Lahou constituait le grand centre d'approvisionnement en produits européens) cf. JOSEPH (G.) : Notes sur les Avikams de la lagune de Lahou et les Dida de la région du Bas-Bandama, Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris, 1910, n.2, p.234 ss. ; GRIVOT (R.) : Le cercle de

Lahou, Bulletin I.F.A.N., IV, 1942, n.14, p.56. Les échanges entre la côte et le pays baoulé s'effectuaient par "relais" de groupe à groupe, les groupes côtiers (avikam, alladian, adioukrou, ébrié et abouré) contrôlant directement les échanges avec les Européens.

- (8) cf. Arch. Nat. Outre-Mer, Côte d'Ivoire, IV, 4, c : "Le Baoulé" : Les habitants du Ngôda se désignaient comme Baoulé, mais quand ils voulaient préciser leur position par rapport aux sous-groupes du nord, ils se désignaient comme ngôdafwe ( les gens du ngôda). cf. également DELAFOSSE, Essai de manuel..., op.cit., p.202 où il désigne par Ngôda le Baoulé central ; et TELLIER, Monographie du cercle du Baoulé, in : CLOZEL (F.J.) Dix ans à la Côte d'Ivoire, op. cit. BETTIGNIES (J. de) applique au seul "carrefour" de Toumodi le terme de Ngôda, in : Toumodi. Etude monographique d'un centre semi-urbain, Abidjan, Institut de géographie tropicale, 1965, multigr., pp.1-2. Il semble que dans l'appellation Tomedi ngôda, il s'agissait plutôt d'opposer le Tomedi d'origine, dans le sous-groupe ouarébo [walébo] de Sakasou, au Tomedi de la région méridionale : le Ngôda R. VERNEAU (in : Distribution géographique des tribus dans le Baoulé, l'Anthropologie, N, 1895, p.565) définit également le Ngôda (qu'il appelle Gonda) comme la région comprise entre Bandama, Tiassalé et Nzi jusqu'à 50 km au nord de Toumodi.
- (9) Notre enquête n'a porté que sur : les villages faafoué [faafwe] et saafoué [saafwe] de la sous-préfecture de Toumodi, et les villages des "chefs de canton" nzipri [nzikpli], aïtou [aïtu ou : atutu], ouarébo [walebo] et ngban [ngbâ] (respectivement Zahakro, Lomo-Nord, Toumodi et Moronou).
- (10) SALVERTE-MARMIER, op.cit., pp. 42-43. Nous reprendrons surtout de cet auteur les informations ayant trait au pays ngban et à la région de Tiassalé, où nous n'avons pas enquêté.

- (11) Les Bomi ou Gbomi semblent constituer un groupe implanté antérieurement à l'exode des Baoulé Asabou. Nous avons recueilli à leur propos dans le village faafoué de Kplessou une tradition qui en fait des autochtones "descendus du ciel" (on retrouve là une forme très courante de mythe d'origine africain). Leurs descendants actuels sont intégrés dans le sous-groupe baoulé des Nanafoué. Les Agba constituaient un groupe ayant **participé** à l'exode des Baoulé Asabou et dont une partie était demeuré dans la région de Tiassalé.
- (12) Nous reviendrons, dans une autre note, sur les pistes et organisation des échanges.
- (13) VERNEAU (R.) op.cit. (qui publie des notes de DELAFOSSE alors chef de poste à Toumodi), p.568 ; LASNET (Dr.), contribution..., op.cit., p. 324.
- (14) D'ailleurs, la description que fait alors DELAFOSSE (1894) de l'arrivée des Baoulé n'a que peu de rapports avec celle qu'il donnera plus tard, à partir de son Essai de manuel de la langue agni (1900). Il est fort probable que l'histoire du peuplement que DELAFOSSE présenta en 1894 comme celle des Baoulé en général, n'était que celle du Ngôda, où il la recueillit.
- (15) Pour les différents sous-groupes ngban du sud, cf. Almanach annuaire du Marsouin, 1912, pp.19 et ss. A. Moronou, on nous a indiqué que le nom de Moronou viendrait de "kâ bo nu" mettre ensemble , qui aurait été donné au village après que les différents groupements de Ngban du sud aient décidé de coexister pacifiquement (E.P.).
- (16) A. Moronou, on nous a déclaré que l'installation du village s'était effectuée à la suite de la recherche d'un terrain de chasse favorable. En ce qui concerne l'or, il était connu que les principaux gîtes se trouvaient dans les collines (nous reviendrons sur ce point) ; aussi l'implantation du sous-groupe kpouébo autour de l'Orumbo Boka ne

- devait pas être étrangère à ce souci. (E.P.) cf. également DUPREY (P.), Histoire des Ivoiriens, Naissance d'une Nation, Abidjan, 1962, p.45. On peut voir des restes d'anciens puits de mines au sommet de l'Orumbo Boka.
- (17) Ce point ressort de SALVERTE-MARMIER, op.cit., VERNEAU, op.cit. et de notre enquête personnelle. Une seule réserve, à l'égard des Akoué [Akpwe].
- (18) Nous verrons dans une note ultérieure que l'extraction de l'or de Kokum Boka ne fut pas fermée aux non-faafoué, ce qui explique la puissance d'attraction de Kokumbo.
- (19) Les cartes et relevés d'itinéraires du capitaine MARCHAND (Mission Marchand. Le transnigérien. Service géographique des colonies. Carte levée et dressée de 1892 à 1895 au 1/500.000) et de l'administrateur POBEGUIN (colonie de la Côte d'Ivoire, région centrale du Baoulé. Carte levée en 1893-1894 au 1/150.000) indiquent la profusion de ces collines aurifères dans la région.
- (20) On trouve d'ailleurs dans la région de Tiassalé un groupe d'origine aïtoui qui, selon SALVERTE-MARMIER, se fixa au sud des Ngban pour entrer en contact direct avec les commerçants Ahua.
- (21) cf. TELLIER, op.cit., DELAFOSSE, coutumes indigènes des Agni du Baoulé, in CLOZEL (F.J.) et VILLAMUR (R.) : Les coutumes indigènes de la Côte d'Ivoire, Paris, Challamel, 1902, p.98 ; du même : Essai de manuel..., op.cit., p.202, et Vocabulaire comparatif..., op.cit., p.111; BOUET (Lieutenant), quelques opérations militaires à la Côte d'Ivoire en 1909, Revue des troupes coloniales, III, 1910, pp. 135 et ss. (Historique de la tribu akoué).
- (22) La tradition akoué recueillie par le lieutenant BOUET (op.cit.) déclare que lors de leur arrivée, les gourou occupaient le terroir du futur village saafoué de Kahankro (dont le fondateur était le frère de même père des fondateurs de Mougnan et de Yebouékro (E.P.); quant aux Faafoué

les traditions recueillies à Kplessou et à Kokumbo attestent ~~l'antériorité~~ de la présence akoué sur les fondations de Kplessou et de Kokumbo : Le fondateur de Kplessou, Assé Okrougni [Ase Okuñi], passa chez les Akoué avant de venir ou <sup>bien</sup> avait des parents chez les Akoué au moment où il fonda Kplessou ; quant à l'inventeur des mines de Kokumbo et fondateur de Kokumbo, Kouakou Sé [Kwaku Se], il demanda au village d'obédience Akoué de Duokro [Dyoklo] la protection politique et religieuse.

- (23) cf. BOUET ; op.cit., p.145
- (24) cf. BOUET, op.cit., pp.138-139. Cela confirme l'importance des alliances politiques et matrimoniales dans la détermination du commerce "par relais" (terme de J.L. BOUTILLIER : La cité marchande de Bouna dans l'ensemble économique ouest africain, I.A.I., Dixième Séminaire International Africain, Freetown, déc. 1969).
- (25) Un aowa est un individu remis par sa famille ou par sa propre volonté entre les mains d'un autre individu :
- 1) qui est en droit de demander à l'individu gagé ou à sa famille une compensation qu'ils ne peuvent donner (à la suite d'un acte délictueux le plus souvent)
  - 2) ou qui, simplement, se substitue à cet individu ou à sa famille pour le paiement d'une dette ou d'une amende. On nous a rapporté que, dans le cas de Kouakou Sé, fondateur de Kokumbo, Assé Okrougni, le fondateur de Kplessou, s'était substitué à Kouakou Sé et à sa famille pour payer une amende en or que ce dernier s'était vu infliger. Nous reviendrons, dans une autre note, sur la liaison qui s'est instaurée entre cette institution du gage personnel, la richesse tirée de l'exploitation de gîtes aurifères et le peuplement de la région.
- SALVERTE-MARMIER donne d'autres variantes de la situation de Kouakou Sé : héritier évincé d'une chefferie faafoué ou homme pauvre venu à la recherche de l'or pour faire de belles funérailles à sa mère. Elles ne sont pas en tout

état de cause contradictoires avec nos informations. Cependant, si le statut d'aowa de Kouakou Sé était réel, il expliquerait sa volonté de lier des relations d'alliance avec le groupe akoué après sa découverte de l'or, pour en quelque sorte contrebalancer sa dépendance vis-à-vis de Kplessou. Nous reviendrons sur ce point lorsque nous envisagerons l'exploitation des gîtes de Kokumbo. Nous exposerons alors en détail le processus de création des différents villages faafoué de la région de Kokumbo.

- (26) cf. annexe portant sur l'essai de datation de la création des villages.
- (27) Nous préciserons les conditions de création de différents villages faafoué, leurs relations réciproques et leurs relations avec les villages "étrangers" voisins dans la note sur l'exploitation aurifère de Kokumbo.
- (28) cf. SALVERTE-MARMIER, op.cit., p.43. L'opération se fit semble-t-il, de concert avec les Nanafoué, qui, eux, s'implantèrent plus au nord, au niveau de Tiébissou. D'après cet auteur, l'action conjointe des Ouarébo et des Nanafoué, se fit au nom du droit de regard du chef des Ouarébo (chef supérieur des Baoulé dans la théorie politique de ces derniers) sur tout groupe dépendant de lui. Mais il semble que déjà bien avant cette époque, l'autorité du chef ouarébo était seulement morale. Or l'action des Ouarébo dans le Ngõda aboutit à un affrontement avec les Nghan, et certainement aussi avec les Aïtou. Il est probable que cette action ne fut rendue possible que grâce à l'appui des autres groupes : Saafoué et Faafoué, qui souffraient du monopole commercial qu'avaient su s'arroger les Nghan et les Souamélé.
- (29) DELAFOSSE rattache les Elomoué aux Ouarébo (cf. Coutumes indigènes..., p.98 ; Essai de manuel..., p.202 ; Vocabulaire comparatif..., p.111, op.cit. L'alliance entre les Elomoué et les Ouarébo du sud apparut très manifestement lors de la conquête coloniale : Après la prise de Tiassalé par le capitaine MARCHAND, en 1893, celui-ci remonta vers

le nord par la piste qui passait notamment par Lomo-sud. Le chef de ce dernier village tenta de lui barrer la route en tant qu'allié de Tiassalé. D'ailleurs, MARCHAND pensait avoir affaire à des "Elomois du centre" cf. Arch. nat., section outre-mer, Missions 8, mission MARCHAND : compte rendu de la mission au ministre des colonies, du 20-12-1894.

- (30) cf. VERNEAU, op.cit., p.568 ; Arch. nat. outre-mer, A.O.F., C.I., IV, 4, c, "Le Baoulé" ; BETTIGNIES, Toumodi..., op.cit., pp.1-2.
- (31) Nous reviendrons sur ce point ultérieurement. Il semble que Aïtou et Nzipri étaient réputés pour des types différents de façonnage (E.P.).
- (32) cf. SALVERTE-MARMIER, op.cit., p.43. TAUXIER (Nègres Gouro et Gagou, Paris, P. Geuthner, 1924, p. 212) déclare que, en ce qui concerne le travail de façonnage de l'or extrait par les Kanga-Bonou (groupe gouro du canton Yohoure, entre le Bandama Blanc et la Marahoué), ceux-ci faisaient appel aux Baoulé des environs de Toumodi. Mais ne s'agissait-il pas de Toumodi-Sakasso, canton Ouarébo-nord ?
- (33) De tous les principaux groupes ayant participé à l'exode des Baoulé Asabou, le groupe nzipri fut celui qui adopta, dès sa première implantation la position la plus septentrionale ; d'où, peut être, un moindre besoin de relais vers le sud. En ce qui concerne les migrations (généralement temporaires) de Nzipri de leur territoire du nord à Kokumbo, cf. KANGAIA, Le pays nzikpli en Côte d'Ivoire, diplôme de l'E.P.H.E., Paris, 1965.
- (34) Ce qui, d'ailleurs n'empêchera pas ultérieurement certain conflit entre les deux villages, dont la cause aurait été les vues des Nzipri sur le gîte aurifère exploité par les gens de Kohankro, près de ce dernier village (E.P.).

- (35) Il est bien certain qu'une grande partie de ce que nous avons dit demanderait à être confirmé par une enquête plus fine. Aux obstacles auxquels se heurtent tout travail fondé sur des traditions orales, le nôtre ajoute les lacunes d'un recueil non systématique et, de plus, rapide de ces traditions (Là n'était pas le but de notre enquête). Il reste que pour la région où nous avons travaillé (cantons fa foué et saafoué ; beaucoup plus superficiellement : cantons aïtou, ouarébo, nzipri, ngban), nos informations recourent en grande partie celles de SALVERTE-MARMIER. Il nous semble cependant que l'éclairage que nous en donnons diffère de celui qu'en donne cet auteur. Nous allons revenir là-dessus plus loin.
- (36) cf. l'annexe relative à l'essai de chronologie.
- (37) Nous employons ici le terme "tribu" par simple commodité, parce qu'il est employé en français par les intéressés eux-mêmes.
- (38) cf. SALVERTE-MARMIER, Présence baoulé dans la région du sud-est, in République de Côte d'Ivoire, Ministère du Plan, Région du Sud-Est, Etude socio-économique : la sociologie, Paris, S.E.D.E.S., p.138. Il est intéressant de noter combien les colonisateurs français furent frappés par l'aspect conflictuel de la société locale. Ils conclurent à une pure anarchie, sans voir l'existence d'une stratégie sociale (tant au niveau de l'individu que du groupe) permettant de dépasser ces conflits (réels au demeurant).
- (39) Il faut tenir compte aussi d'une possible saturation des terroirs. Les causes qui nous furent données des conflits et l'importance donnée à l'exploitation de l'or et aux échanges avec Tiassalé ne nous incitent pas à accorder à cette saturation une trop grande importance. D'autre part, l'imbrication des solidarités créées par la résidence (à fondement essentiellement économique) et créées par la parenté multiplia des situations complexes

où des individus étaient solidaires des deux parties en présence. Dans ce cas, un guerrier se devait de prendre garde à ne pas tuer ni blesser un allié, un parent ou un "camarade" susceptible de se trouver face à lui dans un combat.

- (40) On peut trouver des indications sur le déroulement et la résolution des conflits armés dans NEBOUT, Notes sur le Baoulé, *op.cit.*, p.402 ; DELAFOSSE, Coutumes observées par les femmes en temps de guerre chez les Agni de la Côte d'Ivoire, Revue d'ethnographie et de sociologie, 1913, pp.266-268 ; Notes sur la guerre en pays baoulé, Revue des troupes coloniales, IV, 1905, pp.309-344.
- (41) Nous renvoyons aux travaux de Pierre ETIENNE, en particulier : L'organisation sociale des Baoulé, Etude régionale de Bouaké, République de Côte d'Ivoire, Ministère du Plan, 1965, tome 1 : Le Peuplement, pp.125-158 ; pp.163-167 ; pp.191-194 ; "A qui mieux mieux ou le mariage chez les Baoulé", à paraître dans les Cahiers O.R.S.T.O.M.; Les Baoulé face au salariat, communication au Congrès international des africanistes de l'Ouest, Dakar, décembre 1967, Abidjan, O.R.S.T.O.M., s.d., ronéo., 16 p. Ce laxisme confère à la société baoulé une place originale au sein du groupe akan.
- (42) cf. en particulier, Arch. nat. section outre-mer : C.I., IV, 3, b : rapport de l'expédition de Tiassalé par le capitaine MARCHAND, du 20 juin 1893 ; rapport politique sur la région de Grand-Lahou par l'administrateur Bricard, du 10 au 30 novembre 1893.
- (43) A cet égard, il nous semble que SALVERTE-MARMIER privilégié par trop l'impératif "commercial" ("négoce" conviendrait mieux que "commerce", selon la terminologie de Cl. MEILLASSOUX : Introduction à : Les échanges au XIXe siècle en Afrique de l'Ouest, Oxford University Press, à paraître, pp.3-48). En anticipant sur ce qui **suivra**, nous pensons d'abord que la recherche de l'or caractérisa

constamment l'activité économique des Baoulé (trait qu'ils héritèrent de leur origine asanté), qu'ensuite l'implantation dans le sud de groupes représentant leurs homologues du nord ne fut ni suffisante ni nécessaire pour assurer aux échanges commerciaux le minimum de facilité, et, qu'enfin, il semble que les "centres commerciaux" les plus intéressants pour les Baoulé étaient ceux qui les mettaient en contact avec les pays de savane du nord, plutôt qu'avec la côte et les Européens (du moins par Grand-Lahou ; les échanges par la région d'Assinie puis par la Comoé semblent avoir eu plus tôt que Grand-Lahou une certaine importance, mais ils n'étaient qu'accessoirement orientés vers le Baoulé).

- (44) Cette situation n'était pas seulement déterminée, loin de là, par les seuls contacts avec les Européens. Il semble qu'au contraire les rapports entre la zone forestière et les pays soudaniens furent des déterminants de toute première importance. L'histoire économique de cette région ne se comprend qu'en fonction non seulement du pays baoulé tout entier, mais encore de l'ensemble économique constitué par la bande guinéenne à l'Ouest de la Volta.

## ANNEXE I : LES CADRES DU RECUEIL DES TRADITIONS ORALES

L'enquête que nous avons menée dans la sous-préfecture de Toumodi (janvier - novembre 1971 ; le séjour effectif sur le terrain a duré environ l'équivalent de la moitié de cette période) n'avait pas pour but principal de reconstituer l'ethno-histoire de la région. Nous nous proposons d'étudier les exploitations agricoles d'une région où les cultures industrielles avaient bien pénétré afin d'en tirer une typologie mettant en relation la réussite économique et certaines variables sociologiques (le dépouillement de cette enquête est actuellement en cours). Nous nous aperçûmes rapidement que la définition de certaines de ces variables supposait connues les conditions historiques dans lesquelles les villages s'étaient créés et développés. Il en était ainsi de variables collectives (par exemple l'importance du terroir villageois, les conditions de mise en valeur économique imposées par la colonisation etc.) comme de variables individuelles (statut d'un individu au sein de sa famille et du village).

Cette note n'est donc pas le fruit d'une recherche historique systématique, mais rassemble des informations centrées essentiellement sur les villages dans lesquels nous enquêtions. Nous avons trouvé néanmoins intéressant de les communiquer, ne serait-ce que pour les corriger ultérieurement.

Les conditions matérielles d'enquête furent les suivantes : nous enregistrons sur magnétophone les récits donnés presque intégralement en dialecte baoulé. Nous ne connaissions pas le baoulé et la traduction littérale fut faite par N'GUESSAN KOUALE Pascal, enquêteur à l'O.R.S.T.O.F. de Petit-Bassam, qui collaborait avec nous sur le terrain.

Dans chaque village où nous avons enquêté, nous demandions d'abord au chef et aux notables de nous donner l'histoire de leur village. Cela constituait "l'histoire officielle". Dans la mesure où nous séjournions quelque temps dans les villages (au moins deux courts séjours dans chacun d'entre eux), nous pouvions cependant recueillir certaines informations ou précisions complémentaires (et quelquefois

contradictaires). Nous donnons ci-dessous le nom des différents villages dans l'ordre chronologique où nous avons enquêté, ainsi que les conditions générales dans lesquelles le recueil des traditions fut effectué.

- Tollakro (faafoué) : récit par le chef et les notables. Informations complémentaires durant les séjours (en particulier par un homme âgé, lettré, d'origine dida, fils adoptif (?) du fondateur du village, et par la soeur du fondateur du village).
- Mougnan (chefferie du canton des Saafoué) : récit par le chef de village (presque exclusivement) et quelques hommes âgés, en deux passages rapides sans séjour.
- Alouékro (saafoué) : récit par le chef, les notables et de vieilles personnes rassemblés ; informations complémentaires durant les séjours.
- Bonikro (saafoué) : idem.
- N'guessambakro (saafoué) : idem.
- Kimoukro (faafoué) : récit d'abord par le chef de village seul, puis par quelques notables réunis ; informations complémentaires durant les séjours.
- Kplessou (chefferie du canton faafoué) : récit par le chef et les notables assemblés, après qu'ils se soient isolés pour "se mettre d'accord sur l'histoire"; informations complémentaires durant les séjours.
- Kokumbo (faafoué) : récit par le chef et les notables assemblés. Lors d'un séjour ultérieur, le chef du village nous a accompagné chez le frère du chef d'Akroukro, qui résidait dans ce dernier village et qui était réputé pour sa bonne connaissance de l'histoire de Kokumbo et d'Akroukro. (Aveugle très jeune, ne pouvant travailler ni se déplacer, il a ainsi assisté à de nombreuses discussions dans le village). Plusieurs séjours.

Akroukro (faafoué) : récit par le chef et ses notables ; puis par le frère du chef, lors d'un séjour ultérieur (Kokumbo). Informations complémentaires durant les séjours.

Nianké-Konankro (faafoué) : récit par le chef du village seul ; puis par un très vieux chef d'akpaswa (quartier), jeune adolescent lors des dernières années d'activité de Samory, dans sa propre cour mais en présence du chef et de notables. Informations complémentaires lors des séjours.

Passages rapides, sans séjour à : Kaankro, saafoué (chef et notables rassemblés); Zaakro, nzipri (idem); Lomo-nord, village chef des Aïtou de la S/P. de Toumodi (idem); Toumodi, village chef avec Lomo-sud des Ouarébo de la sous-préfecture (chez un notable descendant de Koua Niangoin, fondateur, avec l'aide d'un autre homme âgé); Moronou, village chef des Ngban de la sous-préfecture (chez un notable, en présence de plusieurs "anciens" mais en l'absence du chef de village).

En règle générale seuls le chef ou les notables intervenaient en ce qui concerne l'histoire générale du village. Il arrivait cependant que les "anciens" fassent appel à une personne âgée, réputée pour sa connaissance de l'histoire. Il pouvait s'agir d'une femme âgée appartenant à la famille du fondateur (trois cas) ou même d'un vieux "captif", qui, attaché à la cour de son maître, avait eu l'occasion d'en écouter souvent l'histoire (un cas). Les autres informations recueillies au cours des séjours concernaient plutôt l'histoire de telle ou telle famille particulière. Nous avons noté que ces informations éclairaient considérablement l'histoire générale du village, qui ne peut se comprendre que si l'on envisage l'histoire particulière des quelques grandes familles qui le composent. Ces familles, généralement désignées par le terme, assez ambigu, d'akpaswa ("quartier"), peuvent être d'ailleurs d'origine différente. Dans certains villages, cependant, la distinction entre akpaswa est assez artificielle et a été imposée par l'administration coloniale dans un but purement administratif.

ANNEXE II.      ESSAI D'UNE CHRONOLOGIE A PARTIR  
DE GENEALOGIES.

Les généalogies sur lesquelles nous avons travaillé sont un peu particulières dans la mesure où il s'agit des généalogies des chefs de village qui se sont succédé depuis la création des villages. S'agissant d'un simple essai de datation, nous avons préféré nous en tenir à ces données.

Par chef de village, nous entendons la personne chargée de représenter les intérêts du village face à l'extérieur. Le contenu sociologique de la notion de chef a d'ailleurs passablement varié dans le temps. Avant la colonisation, les personnes qui nous ont été désignées comme chefs de village étaient généralement choisies au sein de l'ensemble des descendants du fondateur, en vertu de leurs aptitudes à la direction des affaires du village, par les aînés des familles villageoises. Ils descendaient assez souvent du fondateur en lignée utérine, mais ce n'était même pas la majorité des cas. Ce trait est d'ailleurs commun aux époques coloniale et post-coloniale. Sauf cas exceptionnels, leur autorité était surtout réelle en matière d'arbitrage ; leurs décisions proprement

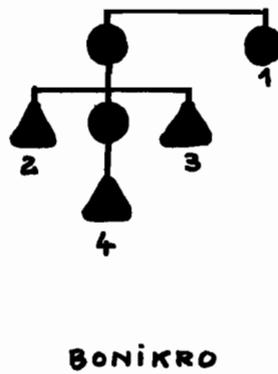
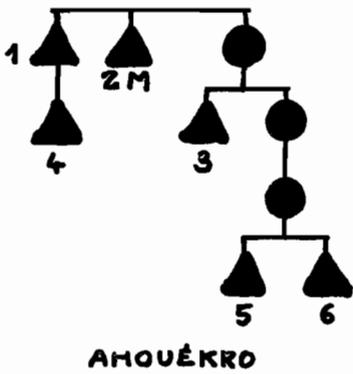
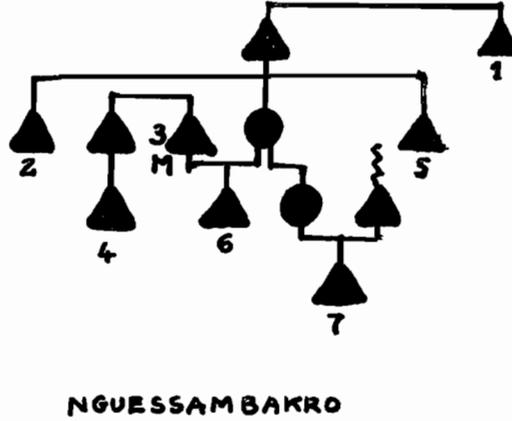
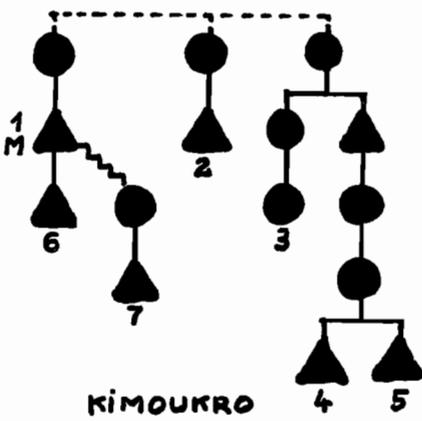
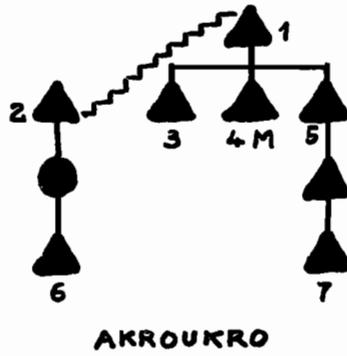
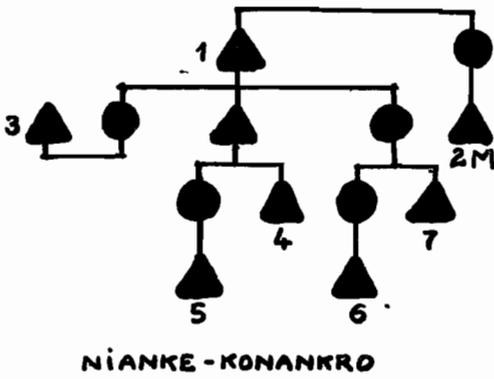
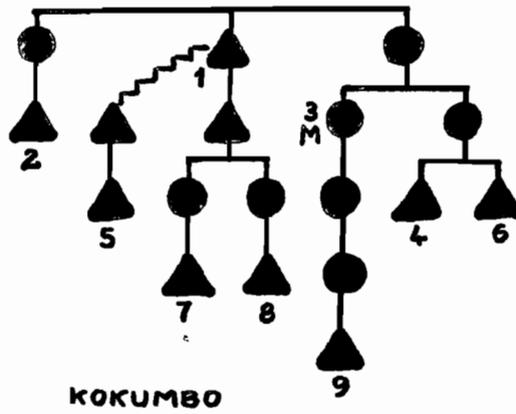
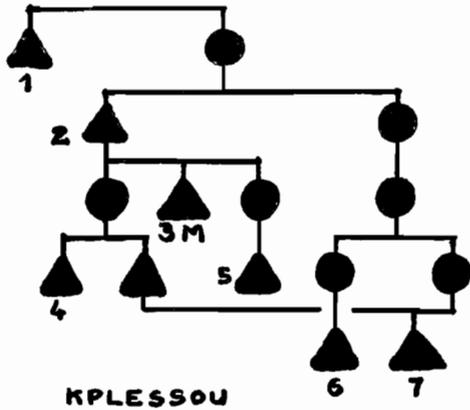
Relations entre les chefs de villages\* et les fondateurs

	Période précoloniale	A partir de la colonisation	Ensemble.
Filiation utérine	5	17	22
Filiation agnatique	2	7	9
Filiation cognatique	1	9	10
Relation d'alliance	1	2	3
Relation de dépendance (gagé, captif)	1	3	4
Total	10	38	48

politiques (qui concernaient surtout les rapports avec les villages ou les groupes voisins)

\* Kplessou, Kokumbo, Akroukro, Nianke-Konankro, Zimoukro, Nguessambakro, Ahouekro, Bonikro.

# GÉNÉALOGIES DES CHEFS DE VILLAGE



- ▲ Homme
- Femme
- Relation de mariage
- Relation de "sibling"
- ..... Relation incertaine.
- ~ Relation de dépendance (gagé, captif).

M : Indique les chefs ayant rencontré le cap. MARCHAND lors de son passage en 1893-1894.

Le numéro renvoie à l'ordre de succession des chefs de village.

devaient être soumises au consensus des "aînés sociaux" ; leur droit à concéder la terre était surtout symbolique ; enfin, ils n'avaient pas à leur disposition une structure politique bien établie, comme chez les Agni ou peut être les Baoulé du nord ("porte canne", "porte parole" etc). Bien souvent, leur fonction était limitée à celle de chef de la famille la plus ancienne du village.

Cette moindre **institutionnalisation** du pouvoir permettait que des individus jugés particulièrement aptes se voient déléguer la **défense** des intérêts villageois, indépendamment de leur statut personnel (cas de gagés, étrangers ou non, rédimés par le fondateur ; de captifs particulièrement sûrs). Des femmes âgées, descendant alors toujours du fondateur par la ligne maternelle, pouvaient jouer le rôle de "chef de village". Il faut noter également qu'un "chef de village" pouvait être remplacé de son vivant, pour cause de maladie ou de vieillesse.

Avec la colonisation, la fonction de chef de village a évolué. Il était avant tout destiné à jouer le rôle d'intermédiaire entre le village et l'administration coloniale \*, et choisi en fonction de ses aptitudes à cet égard. Il semble que chez les Faafoué et les Saafoué (mais de manière moins certaine), l'administration soit <sup>peu</sup> intervenue dans la nomination des chefs de village, contrairement à ce qui a pu se passer dans d'autres régions du pays, où le colonisateur s'est immiscé dans la rivalité opposant plusieurs familles. Dans tous les cas (sauf un) les chefs actuels des villages où nous avons enquêté sont parents du fondateur ; dans le cas restant, il descend d'un captif du fondateur.

Dans ces conditions, le chef de village, dans la période coloniale, n'était pas forcément l'individu qui avait le plus d'autorité dans le village, mais celui qui pouvait faire entendre la voix des villageois sans heurter de front le colonisateur.

---

\* La distorsion introduite par la colonisation dans la fonction de chef de village a été encore plus importante dans le cas des "chefs de canton". On peut même se demander si la fonction de "chef de canton" avait un équivalent précolonial.

D'autre part l'administration coloniale excluait pratiquement qu'une femme fût chef de village, et exigeait qu'elle eût des remplaçants masculins, ce qui faussa partiellement la transmission du pouvoir ~~en~~ égard à ce qu'elle était durant la période précoloniale.

On voit par là que la notion de "chef de village", qui est à la base de nos généalogies, est assez ambiguë. De plus, il semble qu'elle ait recouvert une réalité différente avant et après la colonisation.

X

X X

Outre ces incertitudes, notre essai de datation à partir de généalogies se heurte à d'autres obstacles. Tout d'abord, la profondeur généalogique des parentés recueillies est faible ; comme nous utiliserons dans certains cas des moyennes calculées sur l'ensemble généalogique, ces moyennes seront d'autant plus sujettes à caution. Le recueil des généalogies a été ensuite soumis à quelques incertitudes, d'autant plus importantes que le parent est plus éloigné. Enfin, nous n'avons pas toujours pu obtenir de renseignements précis sur l'ordre de naissance des "siblings". Nous avons préféré, dans les calculs qui suivent, ne pas tenir compte de l'ordre des naissances, comme a pu le faire A. DELUZ (Organisation sociale et tradition orale. Les Guro de Côte d'Ivoire, thèse de III<sup>e</sup> cycle, Paris, pp. 147 ss ; édité, chez Mouton, Paris-La Haye, 1970)

X

X X

Nous avons essayé de mettre au point plusieurs types de calcul chronologique à partir des données de ces généalogies. Les repères dont nous disposons sont : le passage du capitaine MARCHAND dans ces villages en 1893 (les villageois connaissent le chef qui était alors en place), et l'actuel chef de village. Nous n'avons pu pour le moment avoir accès aux Archives de Côte d'Ivoire, où nous pourrions trouver la chronologie des "règnes" des différents chefs à partir de la colonisation.

Nous avons utilisé deux types de calcul : l'un se fonde sur la filiation du dernier chef par rapport au fondateur, en attribuant un certain laps de temps à chaque génération ; l'autre se fonde sur la durée moyenne du "règne" d'un chef de village. La première méthode donne lieu à deux variantes, que nous allons décrire.

1 - Nous connaissons le chef en place en 1893, le chef actuel, et la filiation qui les unit. Nous essayons, d'après les généalogies des huit villages qui nous intéressent et sur cette période, de connaître la durée moyenne séparant un individu de son ascendant direct. Nous pourrions alors extrapoler sur la période antérieure à 1893 jusqu'au fondateur. Nous distinguons <sup>ou</sup> suivant que la filiation est matrilinéaire ou patrilineaire (cf Y. PERSON, Tradition orale et chronologie, CAHIERS D'ETUDES AFRICAINES, 1962, II, 7, p. 462), et nous faisons l'hypothèse que les laps de temps attribués à l'une et à l'autre sont dans le rapport  $\frac{25 \text{ ans}}{30 \text{ ans}} = \frac{5}{6}$ . Sur l'ensemble des huit généalogies, et dans la période allant de 1893 à 1970 (77 ans), nous trouvons 9 filiations matrilineaires (m) et 3 filiations patrilineaires (p). On a donc le système : 
$$\begin{cases} 9m + 3p = 77 \times 8 \text{ ans} \\ m = \frac{5}{6} p. \end{cases}$$

On trouve  $p \approx 51$  ans et  $m = 43$  ans. (On remarquera que nous sommes loin des 30 ans généralement accordés à la période séparant deux générations successives).

Si nous extrapolons ces résultats sur les parties de généalogies antérieures à 1893 \*, nous devons ajouter, pour obtenir la date de création du village, la période déjà écoulée du "règne" du chef en place en 1893, pour établir la correspondance intronisation de ce chef - création du village. Nous verrons plus loin que le "règne" moyen d'un chef est de 15 ans (3ème méthode). Si nous admettons que lorsque MARCHAND passait, il a connu les chefs en place en moyenne au milieu de leur règne, la période de leur "règne" déjà écoulée est de  $15/2 \approx 7$  ans.

---

\* On peut penser que l'écart séparant deux générations n'a pas sensiblement varié entre les périodes précoloniale, coloniale et post-coloniale.

Nous obtenons alors les dates suivantes :

Kplessou	: 1893 - (51 + 43 + 7) =	1792
Kokumbo	: 1893 - (43 + 7) =	1843
Nianke Konankro	: 1893 - (43 + 7) =	1843
Akroukro	: 1893 - (51 + 7) =	1835
N'guessambakro	: 1893 - (51 + 7) =	1835
Ahouekro	: 1893 - 7 =	1886
Bonikro	: 1893 - 7 =	1886

Le cas de Kimoukro est particulier car la relation entre le chef actuel et le fondateur passe par une relation de dépendance. Si l'on considère qu'une relation de dépendance se traduit par une différence de génération, ce qui est bien possible, on a  $1893-7=1886$ .

2 - Si nous appliquons le même principe, mais en affectant à la période séparant deux descendants directs 30 ans dans le cas d'une filiation paternelle et 25 ans dans le cas d'une filiation maternelle, et si nous faisons cela en remontant de l'actuel chef au fondateur, nous obtenons :

Kplessou	: 1970 - (2x30+2x25+7) =	1853
Kokumbo	: 1970 - (4x25+7) =	1863
Nianke Konankro	: 1970 - (25+30+7) =	1908
Akroukro	: 1970 - (3x30+7) =	1873
N'guessambakro	: 1970 - (2x25+7) =	1883
Ahouekro	: 1970 - (3x25+7) =	1888
Bonikro	: 1970 - (2x25+7) =	1913

Kimoukro (même cas que dans 1) =  $1970 - (25+30+7) = 1918$

Le résultat obtenu pour Nianke Konankro a toute chance d'être aberrant du fait que l'actuel chef de village est très âgé et a lui-même une position généalogique plus proche du fondateur que ne l'étaient les positions de ces deux prédécesseurs.

Cette seconde méthode se différencie de la première en ce que l'écart séparant deux descendants directs (suivant le type de filiation) n'est pas calculé d'après les données disponibles entre 1893 et 1970, mais fixé a priori à 30 et 25 ans, durée généralement attribuée à l'écart de deux générations par les démographes. Par rapport à la méthode de l'écart calculé, elle aboutit à sous-estimer l'ancienneté de création des villages.

D'autres méthodes de calcul à partir de l'analyse de la filiation séparant le chef actuel du fondateur sont possibles. Nous n'en faisons pas cas ici pour ne pas alourdir notre propos. Nous dirons seulement que les résultats auxquels elles permettent de parvenir sont généralement compris entre les résultats donnés par les deux méthodes décrites, qui semblent constituer des cas limites de calcul, la première allant dans le sens de la sur-estimation de l'ancienneté des villages, l'autre dans le sens de sa sous-estimation.

3 - La méthode de calcul fondée sur la durée moyenne du "règne" d'un chef de village consiste à connaître le nombre total de chefs qui se sont succédé dans les huit villages intéressés dans la période comprise entre 1893 et 1970, et à en extrapoler les résultats à la période antérieure à 1893 (étant entendu que l'on connaît le nombre de chefs qui se sont succédé avant cette période) \*. Comme dans la première méthode, nous devons tenir compte de la durée déjà écoulée du "règne" du chef en 1893, lorsque MARCHAND le rencontra. Nous supposons toujours qu'en moyenne, il en était à la moitié de ce "règne".

Nombre de chefs successifs dans les huit villages entre 1893 et 1970 :  $6+7+6+4+6+4+5+4 = 42$  chefs, en 77 ans multipliés par 8 (puisque'il y a 8 villages). Donc un chef "dure" en moyenne  $\frac{77 \times 8}{42} = 15$  ans. La durée du règne du chef en place en 1893 et  $\frac{15}{2}$  déjà écoulée à cette période est de  $15/2 = 7$  ans.

On obtient :

Kplessou	: 1970 - (15x7+7) = 1858
Kokumbo	: 1970 - (15x8+7) = 1843
Nianke Kōnankro	: 1970 - (15x6+7) = 1873
Akroukro	: 1970 - (15x6+7) = 1873
Kimoukro	: 1970 - (15x6+7) = 1873
N'guessambakro	: 1970 - (15x6+7) = 1873
Ahouekro	: 1970 - (15x5+7) = 1888
Bonikro	: 1970 - (15x3+7) = 1918

---

\* La durée des "règnes" des chefs de village est évidemment fonction de leur durée de vie. Il ne semble pas que l'espérance de vie à des âges suffisamment avancés (seuls compatibles avec la fonction de chef de village) ait beaucoup changé entre les périodes précoloniale et coloniale.

Cette méthode aboutit à au moins un résultat aberrant: l'antériorité de Kokumbo par rapport à Kplessou, alors que les traditions sont unanimes à affirmer le contraire. Mais elle a l'avantage de faire apparaître des ensembles de villages dont la création est à peu près contemporaine. (Kplessou - Kokumbo ; puis Nianke, Akroukro, Nguessambakro ; enfin, plus tardifs, Ahouekro et surtout Bonikro).

4 - Enfin, les traditions historiques que nous avons recueillies nous permettent de faire des rapprochements chronologiques entre les créations successives des villages. Si nous supposons, eu égard aux résultats donnés par les trois méthodes de calcul précédentes, que l'on peut raisonnablement placer la création de Kplessou aux environs de 1835, nous pouvons établir une chronologie raisonnée.

Nous savons que le fondateur de Kokumbo, Kouakou Sé ou Asé [Kwaku se], fut, selon les versions, un dépendant (gagé) du fondateur de Kplessou, Asé Okrougni [Asc okrouni], ou un visiteur venu tenter sa chance loin de son village d'origine. Lorsque Kokumbo attira les Baoulé de toutes les parties du pays, du vivant de Kouakou Sé, Asé Okrougni était déjà mort. On peut penser que le premier était sensiblement plus jeune que le second. Admettons que la différence était d'une quinzaine d'années. On peut assimiler cette différence d'âge à la différence de période de création des deux villages, car dans les deux cas les fondateurs devaient être d'âge comparable (adulte à la force de l'âge) au moment de leur création respective de village.

On sait d'autre part que le fondateur de la famille détenant actuellement la chefferie de Nianke Konankro, Mlan Ndri (Mlã ndri), était un "camarade", de la même génération que Kouakou Sé, d'origine ndranoua comme lui, qui le rejoignit à Kokumbo pour y extraire l'or. Mlan Ndri se sépara de Kouakou Sé après une mésentente, et alla s'installer dans le campement voisin de Nianke Konan. On peut estimer à une dizaine d'années la période séparant la fondation du village de Mlan Ndri de celle de Kokumbo.

Kouassi Akrou [Kwasi akrou], le fondateur d'Akroukro, fut confié par son père, Koto, chef d'Abouakakro, pour aider

Kouakou Sé à extraire l'or, peu après la découverte de l'or par ce dernier. On peut penser qu'une génération séparait les deux hommes. C'est à la suite d'une maladie, du vivant de Kouakou Sé, que Kouassi Akrou se retira un peu à l'écart de Kokumbo ; avec l'afflux de parents et d'alliés son campement devint autonome. Admettons qu'une quinzaine d'années séparent la création des deux villages.

Nana Kumou [Kūmu], fondateur de Kimoukro, était chef du campement sur lequel se trouve l'actuel Kimoukro, lorsque LARCHAND en 1893 et EYSSERIC en 1896 \* y passèrent. La venue de Kumou à Kokumbo donne lieu à des explications divergentes. A Kimoukro, on nous déclara qu'il fut envoyé, jeune, auprès de Kofi Séni (successeur de Kouakou Sé à Kokumbo) par les notables de Duokro pour surveiller l'exploitation de l'or (Duokro est un village de l'actuel canton akoué, qui fournit le sacrificateur de la montagne Kokum Boka avant l'exploitation de son or, et qui assura la protection militaire de Kokumbo). A Kokumbo, on nous déclara que Kumou était un kido (enfant d'un certain sexe qui naît après deux premiers enfants de sexe différent du sien) et, comme tel, risquait d'être mis à mort. Sa mère, pour éviter cela, serait partie de Duokro pour se réfugier auprès de Kofi Séni à Kokumbo. Dans les deux cas, Kumou était très jeune lorsque Kofi Séni était chef de village. Il fut également le père du 6ème chef d'Akroukro. A la recherche de terre pour faire du vivrier, Kumou installa son campement près du Bandama, à son emplacement actuel. Il y fut rejoint par Ndoufou Asé [Ndufu ase], qui était le fils d'une femme achetée pour être sacrifiée à Kokum Boka par Kouakou Sé, peu après sa découverte. Elle fut épargnée et donna naissance à Ndoufou Asé. Tous les éléments indiquent une différence d'environ deux générations entre Kouakou Sé et Kumou, et une sensible antériorité d'Akroukro sur Kimoukro. D'autre part le campement de Kimoukro restait dépendant de Kokumbo, et il semble que ce soit avec la colonisation qu'il s'en détacha et devint un village autonome.

---

\* Entre autres EYSSERIC (J), rapport sur une mission scientifique à la Côte d'Ivoire. Exploration du Bandama. NOUVELLES ARCHIVES DES MISSIONS SCIENTIFIQUES, Paris, t.IX, 1899, pp 157-264.

On peut donc estimer ~~que~~ la création de Kimoukro peut être située autour de 1885, peu avant le passage de MARCHAND.

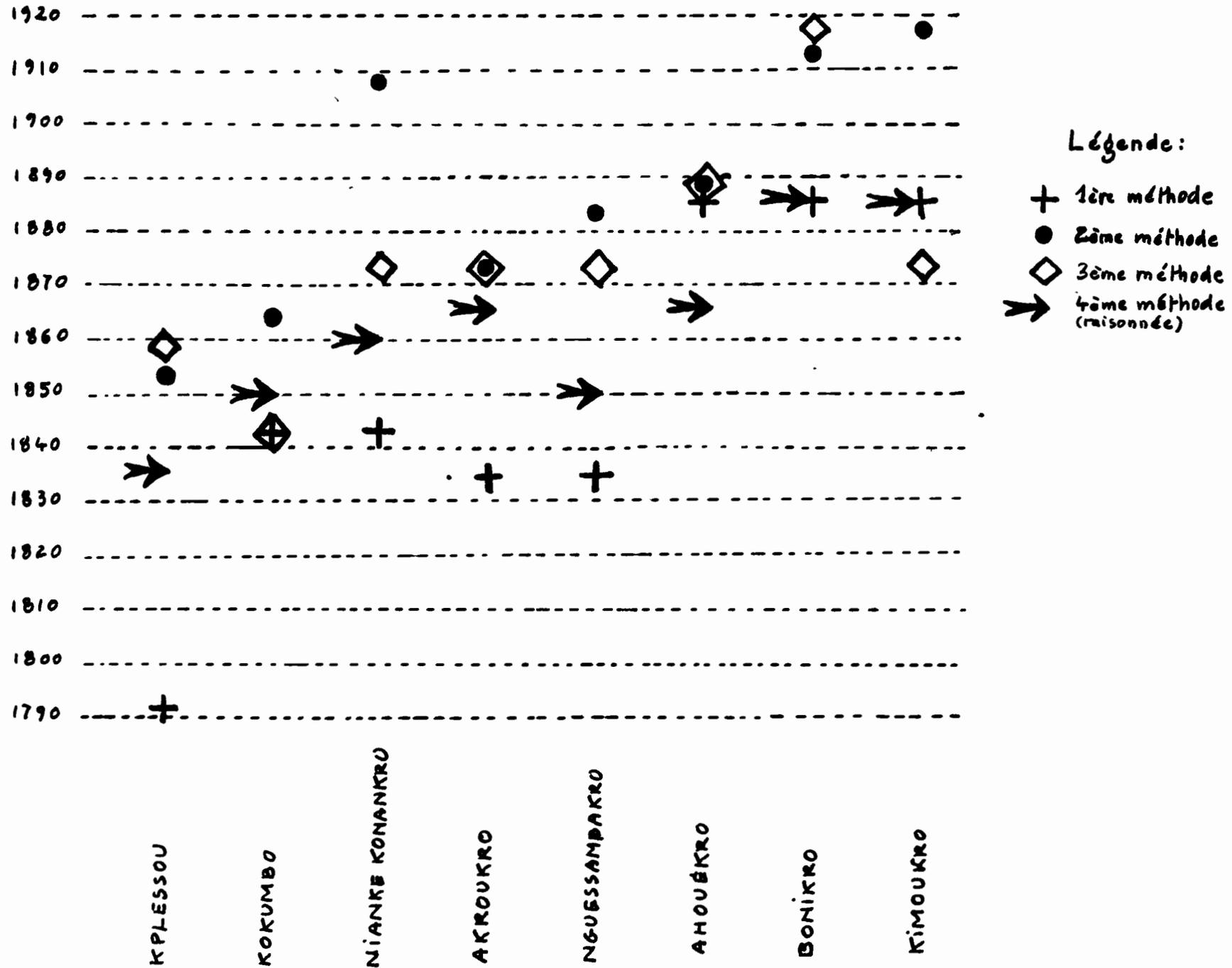
Voilà pour ce qui est des villages faafoué qui nous intéressent. Pour ce qui est des villages saafoué, nous avons moins de repères chronologiques car ces villages entretenaient surtout des relations avec les autres villages saafoué, dont nous connaissons mal les traditions.

Nous savons que Kofi Nguessan, [Kofi ngesã], fondateur du premier campement à l'origine de Nguessambakro, était venu pour exploiter l'or dans la région. Il demanda de la terre au village saafoué le plus ancien, Mougnan (ou Aboua-Ndrikro). Les traditions ne font pas état de liens directs avec Kokumbo, sinon que ce dernier et le campement de Kofi Nguessan ont été créés à peu près à la même époque.

Assoi Ahoué [asua awe], fondateur de Ahouékro, était venu du groupe saafoué du nord pour rechercher de l'or. Il passa à Yébouekro, puis fut autorisé à travailler à Kokumbo même, du vivant de Kouakou Sé mais bien après la création de Kokumbo. Après quelques années, il préféra venir s'installer dans un <sup>campement</sup> ~~un site~~ situé à l'emplacement de l'actuel village d'Ahouékro, pour y cultiver du vivrier. On peut penser qu'une quinzaine d'années séparent la création de Kokumbo et d'Ahouékro.

La fondation de Bonikro est beaucoup plus récente, puisque les fondateurs du premier campement (Kofi Nguessan Aya et Nda Kanvo - Kofi ngesã aya, nda kôvo) étaient encore vivants lorsque MARCHAND passait dans la région. Nana Aya, qui était une femme, était passée par Kokumbo pour participer à l'extraction de l'or et y faire le commerce de ses charmes. Elle en partit bientôt, avec un "parent" rencontré sur place, Nda Konvo. Elle découvrit et exploita des alluvions aurifères dans une rivière près de l'actuel Bonikro. L'administration coloniale opéra le regroupement des villages d'Ahouékro et de Nguessambakro autour de son campement (appelé Bonikro, du nom d'un devin réputé qui y avait installé son fils).

# CHRONOLOGIE DE L'IMPLANTATION DES VILLAGES DE LA RÉGION DE KOKUMBO.



Peu après le regroupement éclatait, et les ressortissants d'Ahouékro et de Nguessambakro regagnèrent les sites originels de ces villages. On peut approximativement situer la création du campement de Nana Aya et de Nana Konvo aux alentours de 1880-1885.

La datation raisonnée d'après les traditions orales nous donne donc :

Kplessou vers 1835  
 Kokumbo et Nguessambakro vers 1850  
 Nianke-Konankro vers 1860  
 Akroukro vers 1865  
 Kimoukro vers 1885  
 Ahouekro vers 1865  
 Bonikro vers 1880-1885

Le tableau ci-joint résumant les résultats acquis par ces diverses méthodes de datation semble confirmer surtout cette dernière méthode, dont les résultats sont dans une position intermédiaire par rapport aux autres.

x  
 x                    x

Le caractère récent de l'implantation des Ouarébo à Toumodi est attesté par le fait que le propre fils du fondateur de Toumodi, Koua Niangoïn Kouassi, est décédé en 1895 lorsque M. DELAFOSSE était Administrateur à Toumodi\*. D'un autre côté, il semble que Toumodi soit le dernier village Ouarébo créé dans la région (dans l'ordre : Blé, Asounfoué, Lomo-sud, Diangoméno, Asafou et Toumodi).

---

\* Cf. DELAFOSSE (M) : Sur des traces probables de civilisation égyptienne, op. cit. p. 558. La généalogie recueillie sur le terrain concorde avec l'information de l'auteur.

Au contraire, Kahankro est un village sans doute plus ancien que Kplessou et Kokumbo, puisqu'il fut créé par un frère cadet du fondateur de Mougnan, (Kouassi Aboua, ou Ndé Zué Aboua) village saafoué le plus ancien.

D'autre part, le fondateur Konan Zago du village nzipri le plus ancien de la région, <sup>(Zahakro)</sup> s'est marié avec une fille du fondateur de Kahankro (Kouassi Kahan). A l'époque du fondateur, les villageois de Zahakro travaillaient déjà aux chantiers de Kokum Boka, bien qu'un gisement filonien ait été découvert près de Zahakro. Cela indiquerait une légère antériorité de Kokumbo sur ce dernier village.

ANNEXE III : LES PRINCIPAUX CONFLITS ARMÉS  
ENTRE SOUS-GROUPES DE LA RÉGION \*

Le recueil systématique des guerres qui se sont déroulées à l'époque pré-coloniale est difficile à mettre en oeuvre : des conflits sont oubliés (involontairement et volontairement quand leur issue a été défavorable au groupe), leur ordre chronologique est souvent oublié, ainsi que les motifs qui en furent à l'origine ; enfin l'issue qui en est donnée est sujette à caution.

Les motifs invoqués le plus fréquemment sont l'installation sur une terre occupée jusqu'alors par des étrangers (c'est surtout le cas des différents groupes baoulé à l'égard des gouro, mais c'est le cas également lorsque deux groupes baoulé s'affrontent pour s'assurer en priorité l'exploitation d'un gîte aurifère) ou des conflits au niveau domestique entre alliés ou "camarades" d'origines villageoises différentes (affaire d'empoisonnement, de sorcellerie ou de "jalousie"). En dernière analyse, il semble que les problèmes posés par l'exploitation de l'or (rivalité au niveau foncier entre Saafoué et Faafoué, nécessité pour les autres groupes de créer des alliances avec les Faafoué pour venir travailler à Kokumbo dans les conditions les meilleures), en multipliant les contacts d'affinité, d'alliance ou simplement de résidence, aient du même coup multiplié les occasions de conflits. Nombre de conflits "rationalisés" en terme de magie ou de sorcellerie ont dû naître de ce contexte, d'où les causes économiques n'étaient point absentes. La fréquence des conflits où les Faafoué (propriétaires éminents de Kokum Boka, principale colline aurifère de la région) étaient impliqués, semble l'attester.

Dans les groupes Aïtou et Ngban, qui étaient les principaux intermédiaires entre le Baoulé-nord et Tiassalé,

---

\* Dans le texte qui précède, nous avons indifféremment parlé de "groupes" ou de "sous-groupes" pour indiquer les différentes "tribus" baoulé de la région : Saafoué, Faafoué, Aïtou, Ouérébo etc. Dans cette annexe, nous faisons intervenir également les conflits armés avec les Gouro.

il semblerait que les principales causes de guerre furent les enlèvements de voyageurs originaires d'autres groupes par les Aïtou et les Ngban. Les voyages à motifs commerciaux, à l'époque précoloniale, étaient soumis à des réseaux d'alliance ou de "camaraderie" précis, sous peine d'être pris ndolè, c'est-à-dire d'être capturé et rançonné. La prise en ndolè n'était pas systématique et les "kidnappeurs" devaient eux-mêmes respecter les réseaux d'alliance ou de camaraderie. L'individu pris en ndolè pouvait réintégrer son village d'origine à condition que ses parents versent une amende ; sinon il était conservé par les gens dont il avait voulu traverser indûment le territoire. L'institution de la prise en ndolè étant admise de part et d'autre, les deux parties s'efforçaient d'en respecter les règles, et donc d'éviter qu'elle dégénère en conflit ouvert. Mais l'idée de la responsabilité étendue à sa famille et à son village des faits et gestes d'un individu incitèrent les villages à se livrer à des opérations de représailles. Dès lors la légitimité de la prise en ndolè d'un individu n'était plus forcément reconnue par une des parties, et des conflits ouverts pouvaient s'ensuivre. Les conflits entre villages dus au non-paiement par un seul individu d'une dette contractée auprès d'un individu d'un autre village ressortissent de la même idée de responsabilité élargie. Ces guerres ayant pour origine une prise en ndolè ou une dette non remboursée semblent avoir été peu fréquentes dans la région de Kokumbo, où les problèmes apparaissaient plutôt, comme nous l'avons signalé, à propos de l'exploitation de l'or.

Les guerres se déroulaient plutôt sous forme d'embuscades en brousse, et étaient peu meurtrières. Peu après que le sang ait coulé, le litige était confié à l'arbitrage de tiers d'un village ou d'un groupe neutres. La mise en cause de tout un groupe de villages de même origine (par exemple tous les villages faafoué) par la participation d'un seul village du groupe à un conflit armé n'était pas obligatoire, mais généralement ce dernier village recevait l'appui du ou des villages les plus liés aux individus qui se trouvaient à l'origine de la guerre. Des villages d'un même groupe pouvaient entrer en conflit, mais cela semble avoir été rare. Notons enfin qu'il serait faux de croire que les conflits armés se déroulaient uniquement au niveau collectif du village.

Tous les villageois n'étaient pas toujours concernés par la querelle d'un des leurs avec un étranger ; d'autre part des réseaux personnels d'alliance entre personnes de villages différents préexistaient à une éventuelle guerre entre ces villages, ce qui n'allait pas sans poser de problèmes à certains villageois quant à leur participation au conflit.

Groupes concernés	Villages particulièrement concernés	Causes	Arbitres	Issue du conflit	Période approximative
Successivement : Saafoué, Aïtou, Faaafoué contre les Gouro		Installation des divers groupes aux dépens des Gouro		Ces groupes repoussent les Gouro au-delà du Bandama	Du début du XIXe jusqu'au milieu du XIXe
Aïtou contre Nanafoué	?	?	?	?	Mise en place des groupes au début du XIXe
Aïtou contre Agba	?	Concurrence commerciale (?)	?	?	?
Faaafoué contre Saafoué (plusieurs conflits)	1) Mougnan (Saa) Kokumbo (Faa)	Appropriation de Kokumbo Boka, aurifère	?	Aide de Duokro aux faafoué, vainqueurs	Vers 1850
	2) Ahouekro et Nguessam bakro (Saa) contre Kple sou (Faa)	Jalousie à propos d'une femme saafoué	?	Le conflit a été "gelé" par l'arrivée des européens dans la région vers 1895	
Faaafoué	Assi, Nianke- Konankro (Faaafoué tous deux)	Affaire de terre	Gouromnan- kro et Kple sou (Faa)	Nianke Konankro se voit attribuer un territoire	Peut-être vers 1870-1880

!Aïtou et !Ouarébo !contre !Faafoué	?	!A propos de !gîtes auri- !fères	?	! Faafoué ! vainqueurs ! (?)	! Peut-être ! vers ! 1875-1880
!Saafoué !contre !Nzipri	! Ka hankro ! (Saa)	!A propos de !gîtes auri- !fères	!Kplessou(?)	?	!Après 1870
!Saafoué et !Ouarébo !contre !Mamela	!Les saafoué !ont agi com- !me allié !des Ouarébo	?	?	!Saafoué et !Ouarébo	!Après 1870
!Aïtou con- !tre Ouarébo	?	?	?	?	! Temps de ! Koua Nian- ! goin Kouas- ! si (Autour ! de 1885)
!Ouarébo !contre !Faafoué	?	!A l'origine !conflit en- !tre cantons !nord des !Ouarébo et !des Faafoué	?	?	!Après 1870
!Nzipri con- !tre Faafoué !(plusieurs !conflits)	!1) Kouamébo- !nou(Nzipri)	!Mort d'une !femme Nzi- !pri, mariée !et décédée !chez les !Faafoué	?	?	!Après 1870
	!2) Kouassi- !kro(Nzipri), !Kplessou !(Faafoué). !La querelle !se transmet !aux groupes !nzipri et !faafoué du !nord.	!Empoisonne- !ment d'un !faafoué de !Kplessou !par son ami !nzipri de !Kouassikro.	Agba	?	!Après 1870
!Nzipri con- !tre Agni	!Angbanou !(Agni)	!A la fois !conflit en- !tre alliés !matrimo- !niaux nzi- !pri et agni !et concur- !rence com- !merciale	!Capitaine !MARCHAND	?	!Finit en !1893-1894

BIBLIOGRAPHIE

- Almanach Annuaire du Marsouin, Paris, Charles-Lavauzelle, 1912, p. 19 ss.
- BERNUS (E.) et VIANES (S.), "Traditions sur l'origine des Dida Mamini du canton Wata (subdivision de Divo, Côte d'Ivoire)", Notes Africaines, IFAN, Dakar, janvier 1962, p. 20-23.
- BETTIGNIES (J.de), Toumodi. Etude monographique d'un centre semi urbain, Université d'Abidjan, 1965, 150 p, ronéo.
- BOUET (lieutenant) "Quelques opérations militaires à la Côte d'Ivoire 1909",  
Revue des Troupes coloniales, IX (1910),  
-p. 134-153 ; X (1911), p. 140-152 ; p. 203-220 ;  
-p. 345-370 ; p. 589-610 (Carte).
- BOUTILLIER (J.L.), "La cité marchande de Bouna dans l'ensemble économique ouest-africain",  
International African Institute,  
Xe séminaire international africain,  
Freetown, décembre 1969, ronéo.
- CLOZEL (F.J.) et VILLAMUR (R.), Les coutumes indigènes de la Côte d'Ivoire, Paris, Challamel, 1902.
- DELAFOSSÉ (M.), "Sur des traces probables de civilisation égyptienne et d'hommes de race blanche à la Côte d'Ivoire",  
L'Anthropologie, Paris, XI (1900), p. 431-451 ;  
p. 543-568 ; p. 677-690.
- Essai de manuel de la langue agni, Paris, Librairie Africaine et Coloniale, J. André, 1900, XIV+ 226 p.
  - "Coutumes des Agni du Baoulé", in Coutumes indigènes de la Côte d'Ivoire, CLOZEL (F.J.) et VILLAMUR (R.) éd., Paris, Challamel, 1902, p.95-145
  - Vocabulaires comparatifs de plus de soixante langues ou dialectes parlés à la Côte d'Ivoire et dans les régions limitrophes, avec des notes linguistiques et ethnologiques, une bibliographie et une carte, Paris, E.Leroux, 1904, 286 p.

- "Ethnographie de la région de Bouaké. Note ethnologique et politique sur les tribus du secteur de Bouaké", in CLOZEL (F.J.), Dix ans à la Côte d'Ivoire, Paris, Challamel, 1906, Appendice I.
  - " Coutumes observées par les femmes en temps de guerre chez les Agni de la Côte d'Ivoire", Revue d'Ethnographie et de Sociologie, IV (1913), Paris, Leroux, p. 226-268.
- DELUZ (A.), Organisation sociale et tradition orale. Les Gouro de Côte d'Ivoire, Paris. La Haye, Mouton, 1970, 196 p.
- DUPREY (P.), Histoire des Ivoiriens. Naissance d'une nation, Abidjan, Imprimerie nationale, 1962, 237 p.
- ETIENNE (P.), "Organisation sociale", Etude régionale de Bouaké, 1962-1964, République de Côte d'Ivoire, Ministère du Plan, Tome I. Le peuplement, p. 28-89.
- "Les Baoulé face au salariat", Congrès international des Africanistes de l'Ouest, Dakar, déc. 1967, Abidjan, O.R.S.T.O.M., 16 p, ronéo.
- ETIENNE (P. et M.), A qui mieux-mieux, ou le mariage chez les Baoulé, Abidjan, O.R.S.T.O.M., s.d., 32p +XII, ronéo. (A paraître dans les Cahiers O.R.S.T.O.M., Paris)
- EYSSERIC (J.), "Rapport sur une mission scientifique à la Côte d'Ivoire. Exploration du Bandama", Nouvelles Archives des Missions scientifiques, Paris, t. IX, 1899, p. 157-264.
- JOSEPH (G), "Notes sur les Avikams de la lagune de Lahou et les Dida de la région du Bas-Bandama", Bulletin et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris, Paris, 1910, n°2, p. 234 ss.
- KANGHA (A.-M.), Le pays Nzikpli en Côte d'Ivoire (Contribution à l'étude des changements sociaux), Paris, diplôme de l'E.P.H.E., VIe section, 1968, 136 p.
- LASNET (Dr), "Contribution à la géographie tropicale. Mission du Baoulé", Annales d'hygiène et de médecine coloniales, I, juillet-septembre 1898, Paris, Imprimerie nationale, p. 305-348 (carte).

- MEILLASSOUX (Cl.), "Introduction", Les échanges au XIXe siècle en Afrique de l'Ouest, International African Institute, Oxford University Press, 1971, p. 3-48.
- NEBOUT (A.) "Note sur les Baoulés", A travers le Monde (supplément au Tour du Monde), Paris, Hachette, 2ème semestre 1900, p. 393-396, p. 401-404, p. 409-412 ; 1er semestre 1901, p. 17-20, p. 35-36
- PERSON (Y.) "Tradition orale et chronologie", Cahiers d'Etudes Africaines, II (1962), 7, p. 462-476.
- "En quête d'une chronologie ivoirienne", The Historian in Tropical Africa, International African Institute, Oxford University Press, 1964.
  - "Le Soudan nigérien et la Guinée occidentale" in Histoire générale de l'Afrique Noire, DESCHAMPS (H.) éd., Paris, P.U.F., 1970.
- Article: "Notes sur la guerre en pays Baoulé, d'après des notes du commandant MAILLARD et des capitaines GARNIER et PRIVY", Revue des Troupes Coloniales, Paris, t. IV (1905), p. 309-344.
- SALVERTE-MARMIER (Ph. et F. A. de), "Les étapes du peuplement", Etude régionale de Bouké, 1962-1964, République de Côte d'Ivoire, Ministère du Plan, tome I : Le peuplement, p. 11-58.
- "Présence baoulé dans la région du Sud-Est", Région du Sud-Est. Etude socio-économique. La sociologie, Paris, République de Côte d'Ivoire, Ministère du Plan - S.E.D.E.S., 1967, p. 135-144.
- TAUXIER (L.), Nègres Gouro et Gagou (Centre de la Côte d'Ivoire) Paris, P. Geuthner, 1924, 370 p.
- TELLIER (Administrateur), "Monographie du Cercle du Baoulé", in CLOZEL (F.J.) éd, Dix ans à la Côte d'Ivoire, Paris, Challamel, 1906, p. 133-147.
- VERNEAU (R.), "Distribution géographique des tribus dans le Baoulé", L'Anthropologie, Paris, Masson, t.IV(1895), p. 564-568 (Carte).

Archives Nationales Françaises, Section Outre-Mer :

- Côte d'Ivoire, IV, 4, c : "Le Baoulé"
- Côte d'Ivoire, IV, 3, b : "Rapport de l'expédition de Tiassalé", par le capitaine MARCHAND, 20 juin 1893 ; "Rapport politique sur la région de Grand-Lahou", par l'administrateur BRICARD, 10-30 novembre 1893.
- Missions, 8 : "Mission Marchand".

Cartes :

- SERVICE GEOGRAPHIQUE DES COLONIES, Mission MARCHAND. Le Transnigérien, le Bandama et le Bagoé, carte levée et dressée de 1892 à 1895 par le capitaine MARCHAND au 1/500 000.
- Carte de la Côte d'Ivoire de Toumodi à Grand-Lahou, levée et dressée par POBEGUIN (H), administrateur, en 1892-1895, au 1/150 000, 4 feuilles.